



Collection dirigée par Gérard FREYBURGER et Laurent PERNOT

17

Aristoteles Romanus La réception de la science aristotélicienne dans l'Empire gréco-romain

Textes réunis et édités
par
Yves LEHMANN

Turnhout, 2013

Aristote et les Romains : entre hellénisme et barbarie, une vision grecque de Rome du IV^e siècle avant J.-C.

Michel Humm

Après avoir mené une enquête préliminaire minutieuse et exhaustive qui a abouti à la rédaction d'une collection de cent cinquante-huit traités exposant les institutions politiques d'un grand nombre d'États grecs ou barbares, Aristote passa en revue, dans la *Politique*, les différentes formes constitutionnelles qui existaient dans le monde qu'il connaissait, et décrivit les institutions de plusieurs cités et peuples, y compris celles de Barbares comme les Carthaginois¹. Mais il ne dit pas un mot des Romains. Est-ce à dire que le Stagirite ignorait tout de l'existence des Romains et du fonctionnement de leurs institutions ? Ce philosophe était pourtant un savant d'un esprit encyclopédique qui s'est efforcé de réunir tout le savoir scientifique disponible à son époque dans tous les domaines. Or la cité des Romains, leurs origines ainsi que leurs us et coutumes, qui pouvaient parfois paraître bien étranges à un Hellène cultivé de son époque, apparaissent à plusieurs reprises dans des fragments de son œuvre. Il peut dès lors être intéressant d'essayer d'évaluer la nature et l'origine des connaissances qu'Aristote pouvait avoir eu des Romains, et de déterminer éventuellement les jugements de valeur que le philosophe portait sur eux.

Du vivant d'Aristote (384-322 av. J.-C.), Rome était encore loin d'être une grande puissance méditerranéenne, mais avait déjà clairement engagé le processus de conquête qui allait aboutir à la

¹ Sur la *Politique* d'Aristote, œuvre sur laquelle les travaux modernes ne se comptent plus, voir par exemple : R. Stark, D.J. Allan, P. Aubenque... [et al.] (éd.), *La "politique" d'Aristote : sept exposés et discussions* (Fondation Hardt, Vandoeuvres-Genève, 31 août-5 septembre 1964) (Entretiens sur l'Antiquité classique, 11), Genève 1965 ; R. Bodéüs, *Le Philosophe et la Cité. Recherches sur les rapports entre la morale et la politique dans la pensée d'Aristote*, Paris 1982 ; R. Brague, *Aristote et la question du monde*, Paris 1988 ; G. Patzig (éd.), *Aristoteles' "Politik" : Akten des XI. Symposium Aristotelicum (Friedrichshafen/Bodensee, 25.8.-3.9.1987)*, Göttingen 1990 ; P. Aubenque & A. Tordesillas (éd.), *Aristote politique : Études sur la Politique d'Aristote*, Paris 1993 ; O. Höffe (éd.), *Aristoteles : Politik*, Berlin 2001.

domination de l'Italie. Dès 343 varr., la *deditio* de Capoue avait marqué l'entrée de Rome en Campanie ainsi que le début des guerres samnites, un long conflit qui opposa pendant près d'un demi-siècle les Romains à ces montagnards d'Italie centre-méridionale pour le contrôle de cette région, chemin d'accès vers l'Italie du Sud hellénisée (la « Grande Grèce »)². En 338 varr. (ou 334 en chronologie grecque³), sa victoire sur les Latins, suivie par la dissolution de la ligue latine, aboutit à l'annexion du Latium dont les habitants entrent alors dans la citoyenneté romaine (avec ou sans suffrage), faisant désormais de Rome la plus grande cité-État d'Italie⁴. C'est dans ce contexte que se place l'intervention d'Alexandre le Molosse, cousin du grand Alexandre, parti chercher la gloire militaire en Italie (vers 334-331-chronologie grecque) et intervenu initialement à la demande de Tarente, principale puissance grecque en Italie du Sud, particulièrement inquiète des développements de la puissance romaine dans la péninsule⁵. Vers la même époque (en 334 gr.), alors qu'il venait de

² J. Heurgon, *Recherches sur l'histoire, la religion et la civilisation de Capoue préromaine, des origines à la deuxième guerre punique* (BEFAR 154), Paris 1942, p. 157-294 ; E.T. Salmon, *Samnium and the Samnites*, Cambridge 1967 ; S. Calderone, « La conquista romana della Magna Grecia », dans *La Magna Grecia nell'età Romana (Atti del quindicesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto ottobre 1975)*, Naples 1976, p. 33-81 ; T.J. Cornell, « The Conquest of Italy », dans Walbank, Astin, Frederiksen & Ogilvie (éd.), *The Rise of Rome...* (op. cit. n. 3), p. 351-419 ; K. Lomas, *Rome and the Western Greeks, 350 BC-AD 200, Conquest and Acculturation in Southern Italy*, Londres 1993.

³ La chronologie romaine canonique a été établie par Varron à partir des fastes consulaires et donne une datation relative d'usage commode en « années varroniennes » ; mais confrontées aux dates fournies par les historiens grecs, ces « années varroniennes » indiquent un décalage, inégal selon le moment, entre chronologie grecque et chronologie romaine ; sur la concordance des computs chronologiques grecs et romains et les problèmes particuliers que pose la chronologie romaine du IV^e siècle, voir notamment : M. Sordi, « Sulla cronologia liviana del IV secolo », *Helikon*, 5, 1965, p. 3-44 ; Ead., « Alessandro e i Romani », *RIL*, 99, 1965, p. 435-452 ; A. Drummond, « The Dictator Years », *Historia*, 27, 1978, p. 550-572 ; T.J. Cornell, « The Recovery of Rome », « Appendix », dans F.W. Walbank, A.E. Astin, M.W. Frederiksen et R.M. Ogilvie (éd.), *The Rise of Rome to 220 B.C., The Cambridge Ancient History*, VII, 2, Cambridge 1989², p. 347-350 ; G. Urso, *Taranto e gli xenikoi strategoi* (Studi pubblicati dall'Istituto italiano per la storia antica, 66), Rome 1998, p. 40-41 ; M. Humm, « Rome face à la menace d'Alexandre le Grand », dans E. Caire & S. Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie romaines (IV^e-III^e siècles). Pour un réexamen des sources*, Aix-en-Provence 2006, p. 175-196 (en part. p. 180-182 et p. 192-193).

⁴ M. Humbert, *Municipium et civitas sine suffragio. L'organisation de la conquête jusqu'à la guerre sociale* (CEF 36), Rome 1978, p. 176-207.

⁵ Cf. P. Willeumier, *Tarente des origines à la conquête romaine* (BEFAR 148), Paris 1939 ; Id., « La gloire de Tarente », dans *Taranto nella civiltà della Magna Grecia (Atti del decimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto, 4-11 ottobre 1970)*, Naples 1971, p. 9-18 ; *Alessandro il Molosso e i "condottieri" in Magna Grecia (Atti del quarantatreesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto-Cosenza 26-30 settembre 2003)*, Tarente 2004, en part. F. Zevi, « Alessandro il Molosso e Roma », p. 793-832.

passer en Orient et qu'il s'apprêtait à conquérir l'empire perse, Alexandre envoya une ambassade aux Romains pour leur demander de faire cesser les activités de piraterie menées par des cités qui étaient placées sous leur autorité (une demande qui sera réitérée quelques années plus tard par Démétrios Poliorcète)⁶. En 326 varr., l'entrée de Naples dans l'alliance avec Rome (par la conclusion d'un *foedus aequum*) confirma l'affirmation de la puissance romaine en Campanie et acheva d'inquiéter Tarente, qui menaça les Napolitains et qui se mit à espérer en une intervention d'Alexandre le Grand en Occident⁷. Au même moment (car l'année 326 en chronologie romaine correspond à l'année 323 en chronologie grecque), Alexandre, de retour d'Inde et vainqueur de l'Orient, recevait à Babylone les ambassades des cités grecques, mais aussi de Carthage et d'un certain nombre de peuples et de cités d'Italie, inquiètes de connaître les intentions du jeune conquérant et désireuses d'être rassurées sur ses éventuels projets en Occident⁸. C'est dans ce contexte historique général, rappelé à grands traits, qu'il faut essayer de comprendre la nature et l'origine des connaissances dont Aristote a pu disposer sur les Romains. Comme on le sait, Aristote a été le précepteur d'Alexandre et semble avoir conservé un rôle de mentor auprès de son royal disciple, avec lequel est même attestée l'existence d'une correspondance au temps de la conquête de l'Orient⁹ : ses

⁶ Strabon, *Géographie*, V, 3, 5 (C 232) ; cf. Memnon d'Héraclée, dans F. Jacoby (éd.), *Fragments Grieschischer Historiker (FGrHist)*, 434 F 18 (ap. Photius, *Bibliothèque*, cod. 224, p. 229a Bekker). Voir Humm, « Rome face à la menace... », dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), p. 175-196 (en part. p. 178-181) ; Id., « Rome et l'Italie dans le discours d'Appius Claudius Caecus contre Pyrrhus », *Pallas*, 79, 2009, p. 203-220 (en part. p. 212-213).

⁷ Tite-Live, VIII, 25, 5-27, 5 ; IX, 14, 1-2 ; Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, 15. H et 15. I Pittia (= XV, 5-10 Jacoby) ; cf. L. Braccisi, « Livio e la tematica d'Alessandro in età augustea », *CISA*, 4, 1976, p. 179-199 (en part. p. 180) ; M. Sordi, « Alessandro Magno, i Galli e Roma », dans F. Broilo (éd.), *Xenia. Scritti in onore di Piero Treves*, Rome 1985, p. 207-214 (en part. p. 211-212) ; Humm, « Rome face à la menace... », dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), p. 181-187.

⁸ Clitarque, *FGrHist*, 137 F 31 (ap. Plin., *Histoire naturelle*, III, 57) ; Aristos de Salamine, *FGrHist*, 143 F 2 = Asclépiade, *FGrHist*, 144 F 1 (ap. Arrien, *Anabase*, VII, 15, 5) ; cf. Arr., *Anab.*, VII, 15, 4-6 ; Quinte-Curce, *Histoires*, X, 1, 18. Voir notamment Humm, « Rome face à la menace... », dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), *passim*.

⁹ Sur Aristote, précepteur d'Alexandre : Diogène Laërce, *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, V, 4 ; Plut., *Alex.*, 7, 2-5 ; Dion Chrysostome, *Discours*, XLVII, 9 ; Pseudo-Callistène, *Le roman d'Alexandre*, I, 13, 4 ; I, 16, 1-3. Certains témoignages de la correspondance entre Aristote et Alexandre sont des faux manifestes : Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XX, 5, 12 (= fr. 662 Rose) ; Ps.-Callist., II, 23, 1 ; III, 27-28 (version latine) ; Pseudo-Aristote, *Rhétorique à Alexandre* ; d'autres sont plus anciens et paraissent

connaissances et ses jugements de valeur sur les Romains dépassent par conséquent la simple curiosité intellectuelle d'un savant et l'intérêt purement spéculatif de connaissances érudites, mais peuvent éventuellement avoir une dimension politique beaucoup plus vaste.

Les connaissances qu'Aristote pouvait avoir des Romains, et le jugement qu'il portait sur eux, ne nous sont connus qu'à travers quelques fragments de son œuvre, c'est-à-dire par l'intermédiaire de citations d'auteurs anciens plus tardifs qui disposaient d'un corpus aristotélicien beaucoup plus complet que le nôtre et qui ont cité, ou résumé, des passages du Stagirite sur ce sujet. Or, dans ce qu'il reste de son œuvre, Aristote a évoqué les Romains à propos de trois circonstances :

- une circonstance historique relativement récente : la prise de Rome par les Gaulois au début du IV^e siècle (l'année de la prise de Rhégion par Denys de Syracuse et de la paix d'Antalcidas, ou « Paix du roi », c'est-à-dire 386 en chronologie grecque¹⁰) ;
- une circonstance légendaire, sur les origines troyennes des Romains ;
- enfin à propos d'un débat philosophique sur la distinction qu'il convient d'établir au sein du genre humain entre Grecs et Barbares, c'est-à-dire entre des peuples civilisés et ceux qui ne le sont pas.

authentiques : Diog. L., V, 27 (mention de « quatre lettres à Alexandre » dans le catalogue de l'œuvre aristotélicienne) ; Démétrios, *Sur l'expression* (περὶ ἐρμηνείας), 233 = fr. 656 Rose ; Cicéron, *Lettre à Atticus*, XII, 40, 2 (un συμβουλευτικός d'Aristote à Alexandre) ; Plut., *Alex.*, 7, 6 (= fr. 662 Rose) ; Dion Chrysost., *Disc.*, XLVII, 9-10 (= fr. 657 Rose) ; Élien, *Histoire variée*, 12, 54 (= fr. 659 Rose) ; cf. W.V. Boer, *Epistola Alexandri ad Aristotelem*, Diss. Univ. de Leyde, La Haye 1953 (rééd. dans *Beiträge zur klassischen Philologie*, Meisenheim 1973) ; M. Plezia, *Aristotelis epistularum fragmenta cum testamento*, Varsovie 1961 ; J. Bielawski & M. Plezia, *Lettre d'Aristote à Alexandre sur la politique envers les cités*, Wrocław-Varsovie-Cracovie 1970, p. 10-14.

¹⁰ Cette triple concordance chronologique (entre la prise de Rome par les Gaulois, la prise de Rhégion par Denys de Syracuse et la paix d'Antalcidas), rapportée par Polybe (I, 6, 2) et par Diodore de Sicile (XIV, 113, 1), remonte probablement à Timée dont la méthode historique s'appuyait fréquemment sur ce type de synchronisme : J. Beloch, *Römische Geschichte bis zum Beginn der Punischen Kriege*, Berlin-Leipzig 1926, p. 140-141 ; S. Mazzarino, *Il pensiero storico classico*, t. III, Rome-Bari 1966, p. 446-447 ; L. Pearson, *The Greek Historians of the West : Timaeus and his Predecessors* (Philological Monographs of the American Philological Association), Atlanta (Géorgie) 1987, p. 187-191 ; R. Vattuone, *Sapienza d'Occidente. Il pensiero storico di Timeo di Tauromenio*, Bologne 1991, p. 267-301 ; D. Ambaglio, « Diodoro Siculo », dans R. Vattuone (éd.), *Storici greci d'Occidente*, Bologne 2002, p. 310-311.

Ces fragments aristotéliciens ne posent pas seulement la question des sources et de la qualité des informations dont le philosophe du IV^e siècle pouvait disposer sur les Romains de son temps, mais permettent surtout de s'interroger sur le regard que celui-ci portait sur eux. Pour Aristote, les Romains n'étaient-ils qu'un peuple barbare lointain et sans intérêt, dont ne lui parvenaient que des informations partielles et incomplètes ? Était-il au contraire curieux de connaître davantage ceux qui commençaient à se faire remarquer en Italie comme l'une des principales puissances politiques et militaires de la péninsule ? Ou bien cette nouvelle puissance émergente n'éveillait-elle chez lui que crainte et méfiance ? Selon Ératosthène, Aristote faisait partie de ces auteurs qui divisaient l'humanité en deux catégories inconciliables : les Grecs, dignes de louanges et de respect d'une part, et les Barbares, dignes de mépris d'autre part¹¹. Mais dans laquelle de ces deux catégories classait-il les Romains, et pourquoi ?

1. La prise de Rome par les Gaulois

Le premier grand événement historique par lequel Rome a fait son entrée dans l'historiographie grecque, mais aussi de manière plus générale dans le monde intellectuel grec, fut la prise de la Ville par des troupes celtes au début du IV^e siècle (390 varr. = 386 gr.). Pourtant, l'*Vrbs* ne jouait alors encore qu'un rôle relativement marginal en Italie, et tout à fait insignifiant à l'échelle méditerranéenne dans les domaines politique et culturel. Mais plusieurs grands auteurs de la littérature grecque du IV^e siècle ont été amenés à en parler, signe que Rome jouissait déjà d'une certaine notoriété au sein du monde grec et que l'événement fut considéré comme relativement spectaculaire. Parmi eux, Théopompe de Chios (vers 378-305 av. J.-C.) rapporta brièvement l'événement, probablement dans ses *Histoires philippiques*, et ce fut pour lui la seule occasion de parler de Rome¹².

¹¹ Voir *infra*, n. 79.

¹² Théopompe, *FGrHist*, 115 F 317 (ap. Plin., *HN*, III, 57) : (...) *nam Theopompus, ante quem nemo mentionem habuit* (sc. *Romae*), *urbem dumtaxat a Gallis captam dixit* (« (...) car Théopompe, avant lequel il n'y a aucune mention de Rome, rapporte seulement qu'elle fut prise par les Gaulois »). Selon M. Sordi, Théopompe pourrait avoir tiré son information de Philistos de Syracuse, un historien de cours proche de Denys l'Ancien, dont il a été le biographe, et qui a dû évoquer l'événement ainsi que l'alliance consécutive passée entre les Gaulois et Denys : M. Sordi, *I rapporti romano-ceriti e l'origine della civitas sine suffragio*, Rome 1960, p. 29-31 ; cf. F. Jacoby, *Die Fragmente der Griechischen Historiker*, II B, *Kommentar zu Nr. 106-261*, Leiden 1962, p. 395 ; P. Pédech, *Trois historiens méconnus*.

Un disciple de Platon pratiquement contemporain des faits, le philosophe Héraclide du Pont (vers 390-310 av. J.-C.), a rapporté dans son traité *Sur l'âme* (Περὶ ψυχῆς) « une rumeur venue d'Occident » (ἀπὸ τῆς ἐσπέρας λόγον) selon laquelle une armée d'Hyperboréens se serait emparée d'une « cité grecque appelée Rome, située quelque part là-bas, près de la Grande Mer »¹³. Enfin Aristote, contemporain d'Héraclide, évoqua également les circonstances de la prise de la Ville par les Gaulois, et apparemment de manière assez précise :

Ἀριστοτέλης δ' ὁ φιλόσοφος τὸ μὲν ἀλῶναι τὴν πόλιν ὑπὸ Κελτῶν ἀκριβῶς δηλὸς ἐστὶν ἀκηκόας, τὸν δὲ σώσαντα Λεύκιον εἶναι φησιν ἣν δὲ Μάρκος, οὐ Λεύκιος, ὁ Κάμιλλος. ἀλλὰ ταῦτα μὲν εἰκασμῶ λέλεκται.

« En tout cas, il est certain qu'Aristote le philosophe a été informé avec exactitude de la prise de Rome par les Celtes. Seulement, il dit que la ville fut sauvée par Lucius. Or Camille s'appelait Marcus, et non Lucius. »¹⁴ Aristot., fr. 610 Rose = 703 Gigon (ap. Plut., *Cam.*, 22, 4)

Le résumé très bref qu'en fait Plutarque ne permet pas d'apprécier à sa juste valeur ce qu'a pu être le témoignage d'Aristote sur cet événement, ni le contexte dans lequel il a pu l'évoquer. Pourtant, « le philosophe a été informé avec exactitude (ἀκριβῶς) de la prise de Rome par les Celtes » et semble avoir disposé par ailleurs de connaissances assez précises sur Rome, puisqu'il a évoqué à plusieurs

Théopompe, Duris, Philarque, Paris 1989 ; C. Bearzot, « Filisto di Siracusa », dans R. Vattuone (éd.), *Storici greci d'Occidente*, Bologne 2002, p. 91-136.

¹³ Héraclide du Pont, fr. 28 Voss = 102 Wehrli = FG¹Hist, 840 F 23 (ap. Plutarque, *Vie de Camille*, 22, 2-3) : Τοῦ μέντοι πάθους αὐτοῦ καὶ τῆς ἀλώσεως ἔοικεν ἀμυδρὰ τις εὐθὺς εἰς τὴν Ἑλλάδα φήμη διελθεῖν. Ἡρακλείδης γὰρ ὁ Ποντικὸς οὐ πολὺ τῶν χρόνων ἐκείνων ἀπολειπόμενος ἐν τῷ Περὶ ψυχῆς συντάγματι φησὶν ἀπὸ τῆς ἐσπέρας λόγον κατασχεῖν, ὡς στρατὸς ἐξ Ὑπερβορέων ἐλθὼν ἔξωθεν ἡρήκοι πόλιν Ἑλληνίδα Ῥώμην, ἐκεῖ που συνωκημένην περὶ τὴν μεγάλην θάλασσαν (« Cependant, il semble qu'un bruit vague du désastre et de la prise de Rome se soit aussitôt répandu en Grèce, car Héraclide du Pont, qui a vécu peu après cette époque, rapporte dans son traité *De l'âme* que la nouvelle arriva d'Occident qu'une armée, sortie de chez les Hyperboréens, avait pris une cité grecque appelée Rome, située quelque part là-bas, près de la Grande Mer », trad. d'après R. Flacelière, E. Chambry et M. Juneaux, CUF, 1968). Il y a de fortes chances pour que « le logos venu d'Occident » (ἀπὸ τῆς ἐσπέρας λόγον) qui rapportait la prise de Rome par des Hyperboréens soit parvenu à Héraclide depuis une cité grecque pythagoricienne de Grande Grèce (cf. la Tarente d'Archytas et d'Aristoxène) : cf. G. Pasquali, « La nascita dell'idea di Roma nel mondo greco », dans *Terze pagine stravaganti*, Florence 1942, p. 81-94, en part. p. 84-85 (= *Id.*, *Pagine stravaganti di un filologo*, II, *Terze pagine stravaganti. Stravaganze quarte e supreme*, nel testo originale. A cura di C.F. Russo, Florence 1994, p. 59-68) ; A. Fraschetti, « Eraclide Pontico e Roma "città greca" », dans A.C. Cassio et D. Musti (éd.), *Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a.C.*, Atti del Convegno, Napoli, 19-20 marzo 1987 (*AION (filol)*, XI, 1989), Pise-Rome 1991, p. 81-95.

¹⁴ Trad. d'après R. Flacelière, E. Chambry et M. Juneaux, CUF, 1968, p. 178.

reprises la Ville dans son œuvre, notamment à propos de sa légende de fondation ainsi que d'un certain nombre de pratiques et de coutumes romaines qu'il avait rassemblées dans ses *Nomima barbarica*¹⁵.

D'après le témoignage de Plutarque, Aristote avait non seulement entendu parler de la prise de Rome par les Gaulois, mais il connaissait également le nom de celui qui l'aurait « sauvée », un certain Lucius. Il s'agit évidemment du *praenomen* d'un Romain, et l'habitude de désigner les personnages romains par leur seul prénom, censé résumer toute leur identité, est assez caractéristique des auteurs grecs les plus anciens, encore peu familiers du système onomastique romain (jusque vers le milieu du II^e siècle av. J.-C.)¹⁶. À la suite de Plutarque, certains ont considéré qu'Aristote faisait allusion à Camille, dont la figure de héros sauveur de Rome aurait donc déjà été constituée¹⁷. Toutefois, la recherche historique a établi que la figure de Camille est en grande partie légendaire et que la saga qui entoure ce personnage a été forgée bien plus tardivement : Aristote ne pouvait donc pas le connaître¹⁸. Et même dans ce cas, comme le remarque Plutarque, son prénom Marcus

¹⁵ Sur la légende de fondation de Rome : Aristot., fr. 609 Rose (ap. Dion. Hal., *AR*, I, 72, 3-4) ; fr. 609 Rose (ap. Plut., *Quaest. Rom.*, 6-Moralia, 265 B-E) ; sur les *Nomima barbarica* : Arist., fr. 604 Rose (ap. Varr., *De ling. Lat.*, VII, 70) ; sur tous ces textes, voir plus loin, *infra*.

¹⁶ Cf. E.J. Bickerman, « Apocryphal correspondence of Pyrrhus », *CPh*, 42, 1947, p. 137-146 (en part. p. 138-139) ; P. Charneux, « Rome et la confédération achaienne (automne 170) », *BCH*, 81, 1957, p. 214-224 ; Sordi, *I rapporti romano-ceriti...* (op. cit. n. 12), p. 50-51 ; Mazzarino, *Il pensiero...* (op. cit. n. 10), t. II, 1, p. 251 ; p. 257-261 ; J.-L. Ferrary, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate* (BEFAR 271), Rome 1988, p. 245-246 ; M. Humm, « Des fragments d'historiens grecs dans l'*Ineditum Vaticanum* ? », dans M.-L. Freyburger et D. Meyer (éd.), *Visions grecques de Rome. Griechische Blicke auf Rom (colloque du Collegium Beatus Rhenanus, Mulhouse, 12-13 novembre 2004)*, Paris 2007, p. 277-318 (en part. p. 281-284).

¹⁷ A. Momigliano, « Camillus and the Concord », *CQ*, 36, 1942, p. 111-120 (= *Id.*, *Secondo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome 1960, p. 89-104) ; G. Pasquali, « L'idea di Roma », *Terze pagine...* (op. cit. n. 13), p. 25-49 (= *Id.*, *Pagine stravaganti...*, p. 22-58) ; *Id.*, « La nascita... », p. 84 (= *Id.*, *Pagine stravaganti...*, p. 61) ; E. Manni, « Sulle più antiche relazioni fra Roma e il mondo ellenistico », *PP*, 46, 1956, p. 179-190 (en part. p. 183-184 et n. 6).

¹⁸ Sur la construction de la figure de Camille, *dux fatalis* qui aurait sauvé Rome de l'invasion gauloise, cf. M. Coudry, « Camille : construction et fluctuations de la figure d'un grand homme », dans M. Coudry & Th. Späth (éd.), *L'invention des grands hommes de la Rome antique. Die Konstruktion der großen Männer Altroms (Actes du Colloque du Collegium Beatus Rhenanus, Augst, 16-18 septembre 1999)*, Paris 2001, p. 47-81 ; Th. Späth, « Erzählt, erfunden : Camillus literarische Konstruktion und soziale Normen », dans Coudry & Späth (éd.), *L'invention des grands hommes...*, p. 341-412 ; J. von Ungern-Sternberg, « M. Furius Camillus - ein zweiter Romulus ? », dans Coudry & Späth (éd.), *L'invention des grands hommes...*, p. 289-297 (= *Id.*, *Römische Studien...*, p. 51-59) ; Th. Piel & B. Mineo, *Camille ou le destin de Rome, 406-390 av. J.-C.*, Clermont-Ferrand 2010, en part. p. 49-72.

ne correspond pas à celui qui est donné par Aristote, à moins d'imaginer que celui-ci ait confondu la figure de Camille avec son descendant (peut-être son fils ?) Lucius Furius Camillus, qui s'était également distingué dans la lutte contre les Gaulois vers le milieu du IV^e siècle ; mais cela suppose en outre une erreur chronologique et une confusion avec des événements plus récents, ce qui ne paraît pas très vraisemblable¹⁹. M. Sordi souligna avec justesse que c'est précisément l'importance que les Grecs donnaient au prénom, qui représentait pour eux tout le nom romain, qui rend improbable la confusion d'un Marcus avec un Lucius²⁰. En fait, le seul personnage romain prénommé Lucius qui soit connu pour avoir joué un rôle salvateur dans l'épisode de la prise de la Ville par les Gaulois est un personnage du nom de Lucius Albinus, qui aurait conduit les vestales et les *sacra* de Rome jusqu'à Caeré pour les y mettre en sécurité²¹. L'importance de ce « sauvetage » fut telle que la ville étrusque reçut par la suite des Romains l'*hospitium publicum*, préfiguration honorifique de la future *civitas sine suffragio*²². Les échanges humains

¹⁹ Lucius Furius Camillus, fils de Marcus, fut consul en 349 (varr.) et combattit les Gaulois dans le Latium : Claudius Quadrigarius, fr. 12 Peter = 12 Chassignet (*ap. Gell., N. A.*, IX, 11, 1-9) ; Liv., VII, 25-26 ; Dion. Hal., *AR*, XV, 1 = 15. À Pittia ; Frontin, *Strategemata*, II, 6, 1 ; Appien, *Celtica*, I, 2 ; Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine*, II, 6, 2 ; Auteur anonyme du *De Viris illustribus*, 29 ; cf. F. Münzer, s.v. « Furius » (41), dans *RE*, VII, 1, 1910, col. 322-323.

²⁰ Sordi, *I rapporti romano-ceriti...* (*op. cit.* n. 12), p. 50-51.

²¹ Liv., V, 40, 9 ; Plut., *Cam.*, 21, 1 ; Valère Maxime, *Faits et dits mémorables*, I, 1, 10 ; Florus, I, 7 ; le personnage semble aussi avoir été honoré par une statue et un *elogium* dans la galerie des *summi viri* du Forum d'Auguste (*CIL*, I², p. 191, n° VI ; *InscrIt*, XIII, 3, n° 11) : cf. J. Heurgon, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris 1969, p. 299 ; T.J. Luce, « Livy, Augustus, and the Forum Augustum », dans K.A. Raaflaub & M. Toher (éd.), *Between Republic and Empire. Interpretations of Augustus and His Principate*, Berkeley 1990, p. 123-138 (en part. p. 132) ; J. von Ungern-Sternberg, « Eine Katastrophe wird verarbeitet : Die Gallier in Rom », dans Ch. Bruun (éd.), *The Roman Middle Republic. Politics, Religion, and Historiography, c. 400-133 B.C.*, *Acta IRF*, 23, Rome 2000, p. 207-222 (en part. p. 212) = *Id.*, *Römische Studien. Geschichtsbewusstsein, Zeitalter der Gracchen, Krise der Republik* (Beiträge zur Altertumskunde, 20), Munich-Leipzig 2006, p. 119 ; s'il est en fait difficile de croire qu'il puisse s'agir d'un quelconque plébéen, comme le présentent nos sources d'origine annalistique, la figure de ce L. Albinus semble renvoyer à un personnage historique réel, à identifier peut-être avec Λεύκιος Λαβίνιος mentionné par Diodore parmi les tribuns militaires à pouvoir consulaire de 379 (Diod., XV, 51, 1 (cf. T.R.S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic*, vol. I, 509 B.C.-100 B.C., New York 1951, p. 106 et n. 1) ou le *flamen Quirinalis* qui a accompagné les vestales dans leur fuite et qui reste anonyme dans le récit de Tite-Live (V, 40, 7 ; cf. A. Dubourdieu, *Les origines et le développement du culte des Pénates à Rome* (CEF 118), Rome 1989, p. 472-473).

²² En récompense du service rendu à leur cité, les Romains accordèrent aux Cérètes l'*hospitium publicum* selon Tite-Live (V, 50, 3), ou la *civitas sine suffragio* selon Strabon (*infra*, n. 25), Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, XVI, 13, 7) et le scholiaste d'Horace (Pseudo-Acron, *Scholies d'Horace*, éd. Keller, II, p. 235, *ad Hor. Ep.*, I, 6, 62) ; cf. Sordi, *I rapporti romano-ceriti...* (*op. cit.* n. 12), p. 37-42 ; p. 107-113 ; Heurgon, *Rome et la Méditerranée...*,

que ce statut juridique d'isopolitie semble avoir favorisés entre les deux cités sont d'ailleurs attestés par différents témoignages :

- celui de Tite-Live, qui prétend qu'à la fin du IV^e siècle encore, les jeunes gens de l'aristocratie romaine avaient l'habitude de partir apprendre les « lettres étrusques » à Caeré²³ ;
- et aussi le témoignage de l'archéologie, qui a révélé l'existence d'une tombe, datable du IV^e siècle, dans la nécropole céritane de la Banditaccia, appartenant à la famille des *Clavtie*, qui paraissent bien avoir été des *Claudii* installés à Caeré²⁴.

Le fragment d'Aristote est dès lors à rapprocher avec d'autres témoignages sur le « sauvetage » des vestales emportant avec elles les *sacra* de Rome sous la conduite de ce L. Albinus. Ainsi Strabon évoque-t-il l'épisode en faisant longuement l'éloge de la cité de Caeré. Selon cet auteur, les habitants de Caeré auraient non seulement sauvé les vestales romaines avec le feu sacré dont elles avaient la garde, mais auraient également attaqué et vaincu les Gaulois chargés de butin au retour du sac de Rome ; mais le gouvernement romain de l'époque est dénoncé, par Strabon ou sa source, pour n'avoir pas su témoigner aux Cérètes toute la reconnaissance que ceux-ci auraient méritée en ne leur ayant pas accordé la citoyenneté *optimo iure* (ἰσονομία), mais en les ayant relégués sur les Tables Céritanes, alors

p. 300 ; M. Humbert a toutefois montré qu'il faut distinguer entre l'*hospitium publicum*, qui était effectivement une récompense (avec hospitalité, droit de résidence et immunité réciproques) qui a été accordée aux Cérètes après l'épisode gaulois, au début du IV^e siècle, et la *civitas sine suffragio* qui transforma plus tard Caeré en municipe en faisant supporter par ses habitants des charges collectives (*munera*) sans bénéficier des avantages de la citoyenneté *optimo iure* (l'isopolitie) : cette *civitas sine suffragio* aurait été concédée aux Cérètes vers le milieu du IV^e siècle, après le conflit qui opposa la cité étrusque à Rome (vers 353) : M. Humbert, « L'incorporation de Caere dans la *civitas romana* », *MEFRA*, 84, 1972, p. 231-268 ; *Id.*, *Municipium...* (*op. cit.* n. 4), p. 26-32 ; p. 164-165 ; p. 405-416 ; Th. Hantos, *Das römische Bundesgenossensystem in Italien* (Vestigia, 34), Munich 1983, p. 81-113.

²³ Liv., IX, 36, 3 ; cf. J. Heurgon, *La vie quotidienne chez les Étrusques*, Paris 1961, p. 294-296 ; D. Briquel, *Le regard des autres. Les origines de Rome vues par ses ennemis (début du IV^e siècle-début du I^{er} siècle av. J.-C.)*, Besançon 1997, p. 72-75 ; Th. Piel, « Les Romains à l'école de l'Étrurie : quelques réflexions à propos de la transmission des savoirs étrusques à Rome » (à paraître).

²⁴ *CIE*, 6213-6221 ; cf. M. Pallottino, « L'ermeneutica etrusca tra due documenti-chiave », *SE*, 37, 1969, p. 79-85 ; *Id.*, *Etruscologia*, Milan 1984, p. 430 et p. 443 ; O. Carruba, « Sull'iscrizione etrusca dei Claudii », *Athenaeum*, 52, 1974, p. 301-313 ; A. Fraschetti, « A proposito dei *clavtie* ceretani », *QUCC*, 24, 1977, p. 157-162 ; Humbert, *Municipium...* (*op. cit.* n. 4), p. 141-142 ; M. Torelli, « Continuità e innovazione : il caso di Caere », dans M. Cristofani (éd.), *Civiltà degli etruschi*, Milan 1985, p. 323-324 ; F.-H. Massa-Pairault, « Iscrizioni della tomba dei Clavtie », dans M. Cristofani (éd.), *Civiltà...*, p. 325.

que, « chez les Grecs, Caeré jouissait d'une excellente réputation », car elle se serait abstenue de pratiquer la piraterie et disposait en outre d'un Trésor à Delphes²⁵. Dans ce récit, l'absence de la figure de Camille, encore inconnue semble-t-il à Fabius Pictor et qui ne serait pas antérieure au début du II^e siècle, constitue un *terminus ante quem* pour la source utilisée par Strabon²⁶. Caeré y est assimilée à une cité grecque, comme dans le passage de Plutarque évoquant l'épisode de L. Albinus qui est censé avoir trouvé refuge dans « une des cités grecques »²⁷, ce qui suggère l'existence d'une source commune à la

²⁵ Strab., V, 2, 3 (C 220) : Καὶ ἔτι τὰ τοῖς Καίρεταινοῖς πραχθέντα · καὶ γὰρ τοὺς ἐλόντας τὴν Ῥώμην Γαλάτας κατεπολέμησαν ἀπιοῦσιν ἐπιθέμενοι κατὰ Σαβίνους, καὶ ἂ παρ' ἐκόντων ἔλαβον Ῥωμαίων ἐκεῖνοι λάφυρα ἄκοντας ἀφείλοντο · πρὸς δὲ τοῦτοις τοὺς καταφυγόντας παρ' αὐτοὺς ἐκ τῆς Ῥώμης ἔσωσαν καὶ τὸ ἀθάνατον πῦρ καὶ τὰς τῆς Ἑστίας ἱερείας. οἱ μὲν οὖν Ῥωμαῖοι διὰ τοὺς τότε φαύλους διοικοῦντας τὴν πόλιν οὐχ ἱκανῶς ἀπομνημονεύσαι τὴν χάριν αὐτοῖς δοκοῦσι · πολιτεῖαν γὰρ δόντες οὐκ ἀνέγραψαν εἰς τοὺς πολίτας, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς μὴ μετέχοντας τῆς ἰσονομίας εἰς τὰς δέλτους ἐξώριζον τὰς Καίρεταινών. παρὰ δὲ τοῖς Ἑλλήσιν εὐδοκίμησεν ἡ πόλις αὕτη διὰ τε ἀνδρείαν καὶ δικαιοσύνην · τῶν τε γὰρ ληστηρίων ἀπέσχετο καίπερ δυναμένη πλείστον, καὶ Πυθοῖ τὸν Ἀγυλλαίων καλούμενον ἀνέθηκε θησαυρόν. Ἀγυλλα γὰρ ὠνομάζετο τὸ πρότερον ἢ νῦν Καίρεα, καὶ λέγεται Πελασγῶν κτίσμα τῶν ἐκ Θετταλίας ἀφιγμένων (« Nous ajouterons cependant un mot sur les exploits accomplis par les habitants de Caeré. Alors que les Gaulois, après avoir pris Rome, se trouvaient en Sabine sur le chemin du retour, ils les attaquèrent, les vainquirent et les dépouillèrent de force du butin que les Romains leur avaient abandonné de bon gré. Outre cela, ils avaient précédemment sauvé la vie aux Romains venus se réfugier chez eux et avaient pris soin du feu immortel ainsi que des prêtresses d'Hestia. Leur cité étant alors mal gouvernée, les Romains paraissent n'avoir pas su leur témoigner toute la reconnaissance qu'ils méritaient, car s'ils leur accordèrent le droit de cité, ils ne les inscrivent pas parmi les citoyens, mais les reléguèrent avec tous ceux qui n'avaient pas droit à l'isonomie sur les listes dites Tables Céritanes. Mais chez les Grecs, la cité (de Caeré) jouissait d'une excellente réputation, non seulement de courage, mais aussi de justice, pour s'être abstenue de piraterie, bien qu'elle fût extrêmement puissante. Elle est aussi la donatrice du Trésor appelé « Trésor des Agylléens » à Pythô. En effet, l'actuelle Caeré s'appelait auparavant Agylla et l'on assure qu'elle avait pour fondateurs des Pélasges venus de Thessalie. », trad. d'après F. Lasserre, CUF, 1967, p. 59-60).

²⁶ Sordi, *I rapporti romano-ceriti...* (op. cit. n. 12), p. 45-46; Polybe, qui dépend en grande partie de Timée et de Fabius Pictor pour cette période, ne mentionne pas Camille dans sa présentation de l'invasion gauloise (I, 6, 1; II, 18, 1; II, 22, 4): Sordi, *I rapporti...*, p. 145-151; sur la construction de la figure de Camille, voir n. 18.

²⁷ Plut., *Cam.*, 21, 1-2 : Τὰ δὲ κυριώτατα καὶ μέγιστα τῶν ἱερῶν αὐταὶ λαβοῦσαι φυγὴ παρὰ τὸν ποταμὸν ἐποιοῦντο τὴν ἀποχώρησιν. ἐνταῦθα Λεύκιος Ἀλβίνιος ἀνὴρ δημοτικὸς ἐν τοῖς φεύγουσιν ἔτυχε τέκνα νήπια καὶ γυναῖκα μετὰ χρημάτων ἀναγκαίων ἐφ' ἀμάξης ὑπεκκομίζων. ὥς δ' εἶδε τὰς παρθένους, ἐν τοῖς κόλποις φερούσας τὰ τῶν θεῶν ἱερά, θεραπείας ἐρήμους παραπορευομένας καὶ κακοπαθοῦσας, ταχὺ τὴν γυναῖκα μετὰ τῶν παίδων καὶ τῶν χρημάτων καθελὼν ἀπὸ τῆς ἀμάξης, ἐκείναις παρέδωκεν ἐπιβῆναι καὶ διαφυγεῖν εἰς τινα τῶν Ἑλληνίδων πόλεων (« Donc, ces Vestales, ayant pris les objets sacrés les plus importants et les plus précieux, s'enfuirent et suivirent dans leur retraite la rive du fleuve. Il y avait justement là parmi les fuyards un homme du peuple, Lucius Albinus, qui emmenait dans un chariot ses tout jeunes enfants et sa femme avec les choses indispensables à la vie. Dès qu'il vit les vierges sacrées, portant dans leur sein les objets consacrés aux

fois favorable à la cité étrusque et philhellène²⁸. Le récit de Strabon constitue dès lors un véritable éloge des habitants de Caeré, en même temps qu'il dénonce l'attitude du gouvernement romain de l'époque, dont il stigmatise la mauvaise gestion des affaires de la cité (φασλότης); il va même jusqu'à accuser les Romains d'avoir abandonné « de leur plein gré » le butin aux Gaulois (παρ' ἐκόντων ἔλαβον Ῥωμαίων), suggérant par là leur lâcheté dans la défaite : l'ensemble de ces indices indiquent que Strabon, dans sa présentation de Caeré, s'est presque certainement inspiré d'une source étrusque, très probablement d'origine céritane et manifestement hostile à Rome²⁹. Par ailleurs, le fait que le texte de Strabon parle de la *civitas sine suffragio* et non de l'*hospitium publicum*, et que son auteur (ou sa source) déplore l'ingratitude politique des Romains à l'égard des Cérites, semble suggérer une date postérieure au milieu du IV^e siècle et à la réduction de Caeré au statut de municipes, après le conflit qui l'a opposée à Rome lorsque la cité étrusque s'était un moment rangée aux côtés de Tarquinia et de Faléries³⁰. D'ailleurs, en 353, les députés cérites envoyés à Rome pour éviter une guerre ouverte avec Rome utilisèrent les mêmes arguments que ceux qui sont employés par la source de Strabon, et se seraient tournés vers le sanctuaire de Vesta pour évoquer les objets sacrés recueillis chez eux pendant la guerre

dieux, cheminer à côté de lui sans serviteurs et accablées de fatigue, il fit rapidement descendre du chariot sa femme avec ses enfants et le reste du chargement, et les y fit monter pour qu'elles pussent gagner l'une des cités grecques », trad. d'après R. Flacelière, É. Chambray et M. Jumeaux, CUF, 1968, p. 176). Sur Caeré assimilée à une cité grecque, voir : D. Briquel, *Les Pélasges en Italie. Recherches sur l'histoire de la légende* (BEFAR 252), Rome 1984, p. 169-221 (pour qui le passage de Strabon sur Caeré refléterait l'existence de deux sources : une source étrusque anti-romaine pour le problème des rapports avec Rome, et une source grecque, peut-être Timée, pour les origines pélasgiques et l'assimilation à une cité grecque); Frascchetti, « Eraclide Pontico... » (op. cit. n. 13), p. 86-87 (qui fait le rapprochement sur ce point entre le récit de Strabon et celui de Plutarque).

²⁸ R.M. Ogilvie, *A Commentary on Livy, Books I-V*, Oxford 1965, p. 723-724; G. Vanotti, « Roma polis Hellenis, Roma polis Tyrrhenis. Riflessioni sul tema », *MEFRA*, 111, 1, 1999, p. 217-255 (en part. p. 230-231 et n. 57) : l'auteur suggère que l'ensemble des récits sur l'épisode de L. Albinus remontent à Aristote, sans exclure que le noyau primitif d'élaboration de la notice soit à chercher en milieu cérite.

²⁹ Voir déjà en ce sens : J. Bayet, éd. de Tite-Live, *Histoire Romaine*, Tome V, Livre V, CUF, Paris 1954, p. 169; Sordi, *I rapporti romano-ceriti...* (op. cit. n. 12), p. 48-49; Briquel, *Les Pélasges...* (op. cit. n. 27), p. 178-182.

³⁰ Diod., XVI, 36, 4; Liv., VII, 17, 6; 19, 6-10; 20, 8-9; Humbert, « L'incorporation de Caere... » (op. cit. n. 22), p. 258 et p. 265; *Id.*, *Municipium...* (op. cit. n. 4), p. 164; p. 405-416; M. Torelli, *Storia degli Etruschi*, Rome 1981, p. 220-222; Hantos, *Das römische...* (op. cit. n. 22), p. 109-113.

gauloise ainsi que l'hospitalité qu'ils avaient alors accordée aux vestales³¹.

Même si la source de Strabon n'est pas forcément la même que celle qu'a pu utiliser Aristote (le passage de Strabon n'évoque pas le nom du « sauveur » de Rome), le rapprochement des témoignages confirme l'existence et l'ancienneté d'une tradition historiographique étrusque sur ces événements et suggère la possibilité de son utilisation par Aristote. Pour parler de la prise de Rome par les Gaulois, Aristote aurait donc pu utiliser une source d'origine étrusque, issue de l'historiographie céritane et vraisemblablement rédigée en grec³² : si cette source est la même que celle qu'a utilisé Strabon au sujet du rôle glorieux joué par la cité de Caeré dans le sauvetage des vestales et des *sacra* de Rome, une source qui dénonçait en même temps l'ingratitude des Romains, il s'agirait d'une source plutôt hostile à l'égard de Rome. Il reste à voir si une vision de nature hostile, ou négative, de Rome existe par ailleurs dans l'œuvre conservée d'Aristote.

2. Des descendants de Troyens, prisonniers de guerre

Aristote a également évoqué les origines troyennes de Rome. Il attribuait en effet la fondation de Rome à des prisonniers de guerre troyens, embarqués sur des navires achéens égarés sur les mers au retour de la guerre de Troie et arrivés en Italie suite aux hasards d'une tempête :

³¹ Liv., VII, 20, 3-4 : *Legati senatum cum adissent, ab senatu reiecti ad populum 'deos rogaverunt, quorum sacra bello Gallico accepta rite procurassent, ut Romanos florentes ea sui misericordia caperet quae se rebus adfectis quondam populi Romani cepisset'; conversique ad delubra Vestae 'hospitium flaminum Vestaliumque ab se caste ac religiose cultum invocabant'*. (« Lorsque leurs ambassadeurs se rendirent au Sénat, ils furent renvoyés par le Sénat devant le peuple : ils demandèrent alors aux dieux, dont ils avaient accueilli le culte qu'ils avaient assuré selon le rite pendant la guerre gauloise, que les Romains florissants fussent saisis, pour les habitants de Caeré, de la même pitié que ceux-ci avaient eu, autrefois, pour les malheurs du peuple romain ; et, tournés vers le sanctuaire de Vesta, ils invoquaient l'hospitalité accordée par eux, de manière chaste et scrupuleuse, aux flamines et aux vestales »).

³² Sur l'existence d'une littérature historiographique étrusque, voir Heurgon, *La vie quotidienne...* (op. cit. n. 23), p. 305-317 (p. 312 : « Il est possible, il est même très vraisemblable que, de même que les *Annales* de Fabius Pictor étaient écrites en grec, ces histoires... eussent été rédigées en grec, par des Étrusques, ou par des Grecs ») ; Briquel, *Les Pélasges...* (op. cit. n. 27), p. 180-181 (l'auteur évoque également l'existence possible d'annales privées, voire d'une tradition orale à Caeré : mais si celles-ci sont susceptibles d'avoir été utilisées par Strabon, cela ne peut pas être le cas pour Aristote) ; voir aussi *Id.*, « Une vision tarquinienne de Tarquin l'Ancien », *Studia Tarquiniensia* (Archaeologia Perusina, 9), Rome 1988, p. 13-32 (sur l'existence d'une tradition historiographique indépendante à Tarquinia).

Ἀριστοτέλης δὲ ὁ φιλόσοφος Ἀχαιῶν τινὰς ἱστορεῖ τῶν ἀπὸ Τροίας ἀνακομισαμένων περιπλέοντας Μαλέαν, ἔπειτα χειμῶνι βιαίῳ καταληφθέντας τέως μὲν ὑπὸ τῶν πνευμάτων φερομένους πολλαχῇ τοῦ πελάγους πλανᾶσθαι, τελευτώντας δ' ἐλθεῖν εἰς τὸν τόπον τοῦτον τῆς Ὀπικῆς, ὃς καλεῖται Λατίνιον ἐπὶ τῷ Τυρρηνικῷ πελάγει κείμενος. ἀσμένους δὲ τὴν γῆν ἰδόντας ἀνεγκύσαι τε τὰς ναῦς αὐτόθι καὶ διατρίψαι τὴν χειμερινὴν ὥραν παρασκευαζομένους ἕαρος ἀρχομένου πλεῖν. ἐμπρησθεισῶν δὲ αὐτοῖς ὑπὸ νύκτα τῶν νεῶν οὐκ ἔχοντας ὅπως ποιήσονται τὴν ἄπαρσιν, ἀβουλήτῳ ἀνάγκῃ τοὺς βίους ἐν ᾧ κατήχθησαν χωρίῳ ἰδρύσασθαι. συμβῆναι δὲ αὐτοῖς τοῦτο διὰ γυναικας αἰχμαλώτους, ἃς ἔτυχον ἄγοντες ἐξ Ἰλίου. ταύτας δὲ κατακαύσαι τὰ πλοῖα φοβουμένας τὴν οἴκαδε τῶν Ἀχαιῶν ἄπαρσιν, ὥς εἰς δουλείαν ἀφιζόμενας.

« Aristote, le philosophe, raconte pour sa part que quelques Achéens revenant de Troie doublèrent le cap Malée, puis furent pris dans une violente tempête : poussés par les vents, ils errèrent d'abord çà et là en haute mer puis finirent par arriver à ce point du territoire opique (*Opicia*) que l'on appelle *Latinion* et qui se trouve sur la mer Tyrrhénienne. Heureux d'apercevoir la terre, ils tirèrent leurs navires sur ce rivage et y passèrent l'hiver en se préparant à reprendre la mer au début du printemps. Mais comme leurs navires avaient brûlé au cours d'une nuit, les mettant dans l'incapacité de repartir, ils furent contraints contre leur volonté de s'implanter à l'endroit où ils avaient débarqué. Cette mésaventure leur advint du fait des captives qu'ils avaient emmenées d'Ilion. Elles incendièrent les vaisseaux, de crainte que les Achéens ne repartissent chez eux avec l'intention, pensaient-elles, de les réduire en esclavage. »³³ Aristot., fr. 609 Rose (ap. Dion. Hal., I, 72, 3-4)

Aristote a repris le même récit dans ses *Nomima barbarica* :

Διὰ τί τοὺς συγγενεῖς τῷ στόματι φιλοῦσιν αἱ γυναῖκες; ὅτι πότερον, ὥς οἱ πλεῖστοι νομίζουσιν, ἀπειρημένον ἦν πίνειν οἶνον ταῖς γυναῖξιν ὅπως οὖν αἱ πιόυσαι μὴ λανθάνωσιν ἀλλ' ἐλέγχωνται περιτυγχάνουσαι τοῖς οἰκείοις, ἐνομίσθη καταφιλεῖν; ἢ δι' ἣν Ἀριστοτέλης ὁ φιλόσοφος αἰτίαν ἱστόρηκε; τὸ γὰρ πολυθρύλλητον ἐκεῖνο καὶ πολλαχοῦ γενέσθαι λεγόμενον ὥς ἔοικεν ἐτολμήθη καὶ ταῖς Τρωάσι περὶ τὴν Ἰταλίαν. τῶν γὰρ ἀνδρῶν, ὥς προσέπλευσαν, ἀποβάντων ἐνέπρησαν τὰ πλοῖα, πάντως ἀπαλλαγῆναι τῆς πλάνης δεόμεναι καὶ τῆς θαλάττης φοβηθεῖσαι δὲ τοὺς ἀνδρας ἡσπάζοντο τῶν συγγενῶν καὶ οἰκείων μετὰ τοῦ καταφιλεῖν καὶ περιπλέκεσθαι τοὺς προστυγχάνοντας. παυσαμένων δὲ τῆς ὀργῆς καὶ διαλλαγέντων ἐχρῶντο καὶ τὸ λοιπὸν τάττη τῇ φιλοφροσύνῃ πρὸς αὐτούς.

³³ Trad. V. Fromentin, CUF, 1998, p. 185.

« Pour quelle raison les femmes embrassent-elles leurs proches parents sur la bouche ? (...) Ou est-ce pour la raison que le philosophe Aristote a racontée, qui tient à une aventure très célèbre, la scène en étant placée, selon les récits, en bien des endroits ? À ce qu'il semble, les Troyennes s'y risquèrent même en Italie. Quand les hommes y arrivèrent avec leur flotte et y débarquèrent, elles mirent le feu aux vaisseaux parce qu'elles voulaient absolument renoncer à cette vie errante sur la mer. Puis, prises de frayeur, elles s'étaient mises à saluer les parents et les alliés qu'elles rencontraient en les embrassant sur la bouche et en les enlaçant dans leurs bras. Les hommes cessèrent alors d'être en colère, ils se réconcilièrent avec elles, et à partir de ce jour, elles conservèrent à leur égard cette marque de tendresse. »³⁴ Aristot., fr. 567 Rose (ap. Plut., *Quaest. Rom.*, 6 - *Moralia*, 265 B-E)

La version d'Aristote sur la fondation de Rome fut reprise par Héraclide Lembos, un auteur grec dont on ne sait pas grand chose, pas même l'époque à laquelle il aurait composé son œuvre : selon certains, il aurait été un disciple du Stagirite et aurait donc écrit au IV^e siècle³⁵ ; selon d'autres, plus probablement, il aurait écrit à la cour de Ptolémée VI Philométôr et aurait donc été actif dans la première moitié du II^e siècle, époque à laquelle il aurait compilé des résumés soit des *Politeiai* soit des *Nomima barbarica* d'Aristote³⁶. Comme, par ailleurs, il est probable que ni Denys d'Halicarnasse, ni Plutarque n'aient lu ou contrôlé leurs récits directement dans le texte d'Aristote, mais se soient contentés de le citer de mémoire ou de s'inspirer de l'*Épitomè* rédigée par Lembos, le récit de ce dernier nous fournit sans doute la version la plus proche de l'original. Toujours est-il que Lembos raconte à peu près le même récit qu'Aristote sur les origines de Rome : Rome n'aurait été fondée ni par des Latins, ni même par des Troyens, mais par des Grecs (Achéens) revenant de la guerre de Troie et emmenant avec eux des prisonniers de guerre troyens ; la ville devrait son nom à l'une des captives, devenues les compagnes des vainqueurs ; cette femme serait à l'origine de l'incendie des

³⁴ Trad. d'après M. Nouilhan, J.-M. Paillier et P. Payen, Librairie Générale Française, 1999, p. 75 ; pour l'attribution de ce fragment aux *Nomima barbarica*, voir *infra*, n. 78.

³⁵ T.J. Cornell, « Aeneas and the Twins: The Development of the Roman Foundation Legend », *PCPhS*, 201 (n. s. 21), 1975, p. 1-32 (en part. p. 18).

³⁶ H. Bloch, « Herakleides Lembos and his Epitome of Aristotle's *Politeiai* », *TAPhA*, 71, 1940, p. 27-39 ; J. Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome* (281-31), Paris 1942, p. 401-402 ; Frascchetti, « Eraclide Pontico... » (op. cit. n. 13), p. 85 ; E. Gabba, « Sulla valorizzazione politica della leggenda delle origini troiane di Roma fra III e II secolo a.C. », dans M. Sordi (éd.), *I canali della propaganda nel mondo antico* (CISA, 4), Milan 1976, p. 84-101 (en part. p. 96) ; R.G. Basto, *The Roman Foundation Legend and the Fragments of the Greek Historians*, diss. Cornell University 1980, p. 45-47.

vaisseaux qui conduisit la petite troupe à mettre un terme à son errance et à s'installer définitivement à l'endroit où se trouve Rome³⁷.

Le récit fourni par Aristote sur les origines troyennes de Rome suppose l'existence de traditions mythographiques plus anciennes auxquelles l'auteur, ou sa source, a pu emprunter certains de ses éléments. On a même parfois voulu voir dans le récit d'Aristote un écho direct d'une tradition très ancienne, antérieure même aux récits transmis par Hellanicos de Lesbos et Damaste de Sigée au V^e siècle³⁸. Hellanicos et Damaste sont deux logographes athéniens contemporains de Thucydide, qui présentent une version sensiblement différente du récit transmis par Aristote et Lembos :

ὁ δὲ τὰς Ἱερείας τὰς ἐν Ἀργεὶ καὶ τὰ καθ' ἑκάστην πραχθέντα συναγαγὼν Αἰνεΐαν φησὶν ἐκ Μολοττῶν εἰς Ἰταλίαν ἐλθόντα μετ' Ὀδυσσεύος (ms. Urbinas 105 Ὀδυσσεύα) οἰκιστὴν γενέσθαι τῆς πόλεως, ὀνομάσαι δ' αὐτὴν ἀπὸ μιᾶς τῶν Ἰλιάδων Ῥώμης. ταύτην δὲ λέγει ταῖς ἄλλαις

³⁷ Héraclide Lembos, *FGrHist*, 840 F 13 a = *FGH*, III, p. 168, fr. 1 (ap. Servius auctus, *Ad Aen.*, I, 273) : *Heraclides ait Romen, nobilem captivam Troianam, huc appulisse et taedio maris suasisse sedem, ex cuius nomine urbem vocatam* (« Héraclide dit que Rhômè, une Troyenne noble et captive, a abordé le rivage à cet endroit et à cause de sa lassitude pour la mer, le persuada (sc. Évandre) de s'y établir et la ville fut dénommée à partir de son nom. ») ; *FGrHist*, 840 F 13 b = *FGH*, III, p. 168, fr. 2 (ap. Fest., p. 329 L.) : *Lembos, qui appellatur Heraclides, existimat, revertentibus ab Ilio Achivis, quendam tempestate deiectionis in Italiae regiones secutos Tiberis decursum pervenisse, ubi nunc sit Roma ; ibique propter taedium navigationis, impulsas captivas auctoritate virginis cuiusdam tempestivae nomine Rhomes, incendisse classem ; atque ab ea necessitate ibi manendi urbem conditam ab is, et potissimum eius nomine eam appellatam, a cuius consilio eas sedes sibi firmavissent* (« Lembos, qui est appelé Héraclide, pense que lorsque les Achéens revinrent de Troie, certains d'entre eux furent rejetés par une tempête jusque dans les régions de l'Italie, et après avoir suivi le cours du Tibre, ils arrivèrent là où se trouve aujourd'hui Rome ; mais là, à cause de leur lassitude de la navigation, les prisonnières furent poussées, sous l'autorité d'une jeune femme nubile du nom de Rhômè, à incendier la flotte ; et étant donnée la nécessité de devoir rester là, une ville fut fondée par eux et fut appelée précisément du nom de la femme à cause de laquelle ils avaient été obligés de fixer leur résidence à cet endroit. ») ; *FGH*, III, p. 168, fr. 3 : *Heraclidi placet, Troia capta quosdam ex Achivis in ea loca ubi nunc Roma est devenisse per Tiberim, deinde suadente Rome nobilissima captivarum quae his comes erat, incensis navibus posuisse sedes, instruxisse moenia et oppidum ab ea Romen vocavisse* (« Héraclide veut qu'après la prise de Troie, des Achéens soient venus par le Tibre aux lieux où se trouve aujourd'hui Rome ; Romè, l'une des captives les plus distinguées, ayant ensuite persuadé ses compagnes d'infortune de brûler les vaisseaux, ils s'établirent dans le pays et y élevèrent des murailles et une ville fortifiée qui fut appelée Rome d'après son nom. »).

³⁸ A. Rosenberg, s.v. « Romulus », dans *RE*, I A1, 1914, col. 1077-1078 ; W. Hoffmann, *Rom und die griechische Welt im 4. Jahrhundert*, Leipzig 1934, p. 111-112 ; E. Wikén, *Die Kunde der Hellenen von dem Lande und den Völkern der Apenninenhalbinsel bis 300 v. Chr.*, Lund 1937, p. 77 et p. 128 ; A. Alföldi, *Die trojanischen Urahnen der Römer*, Bâle 1957, p. 9-10 ; W.A. Schröder, *M. Porcius Cato. Das erste Buch der Origines : Ausgabe und Erklärung der Fragmente* (Beiträge zur klassischen Philologie 41), Meisenheim am Glan 1971, p. 69-70.

Τρώασι παρακελευσαμένην κοινῇ μετ' αὐτῆς ἐμπρῆσαι τὰ σκάφη βαρυνομένην τῇ πλάνῃ. ὁμολογεῖ δ' αὐτῷ καὶ Δαμάσῃς ὁ Σιγ<ει>εὺς καὶ ἄλλοι τινές.

« Mais l'auteur de l'ouvrage sur les prêtresses d'Argos et sur les événements survenus à l'époque de chacune d'elles prétend que c'est Énée, venu en Italie du pays des Molosses avec Ulysse, qui devint le fondateur de la cité et qu'il la nomma d'après l'une des femmes d'Ilion, Rhômè. C'est elle qui, dit-il, exhorta à l'insurrection les autres Troyennes et en commun avec elles incendia les navires parce qu'elle ne supportait plus cette errance. Avec cet auteur s'accordent Damaste de Sigée et quelques autres. » Hellanicos, *FGrHist*, 4 F 84 = fr. 160 Ambaglio (*ap.* Dion. Hal., I, 72, 2) ; Damaste, *FGrHist*, 5 F 3 (*ap.* Dion. Hal., I, 72, 2)

« L'auteur de l'ouvrage sur les prêtresses d'Argos » dont parle Denys d'Halicarnasse ne peut être qu'Hellanicos de Lesbos, dont il a parlé dans un chapitre précédent en lui attribuant la rédaction de cette chronique : il n'avait donc pas besoin de répéter ici le nom d'Hellanicos³⁹. Comme cet auteur était aussi à l'origine de *Trōika*, des récits sur la guerre de Troie que Denys utilise et cite également dans son livre⁴⁰, il a dû reprendre brièvement le récit de la fuite d'Énée dans le cadre de son travail de chronologie à partir de la liste des prêtresses d'Héra à Argos⁴¹. Par ailleurs, Damaste est parfois présenté comme un disciple d'Hellanicos et devait présenter un récit assez proche de celui de ce dernier⁴² : Denys résume donc leurs deux récits en en présentant une unique version. Or les récits d'Hellanicos et de Damaste sur la venue d'Énée en Italie, à partir du pays des Molosses (l'Épire), se rattachent aux traditions plus anciennes issues du Cycle épique (dans la *Petite Iliade*, Énée arrive dans le pays des Molosses comme prisonnier de guerre de Néoptolème⁴³) et de l'*Ilioupersis* de Stésichore (d'après

³⁹ Dion. Hal., I, 22, 3 = Hellanicos, *FGrHist*, 4 F 79 = fr. 155 Ambaglio ; cf. P. Boyancé, « Les origines de la légende troyenne à Rome », *REA*, 45, 1943, p. 275-290 (= *Id.*, *Études sur la religion romaine* (CEF 11), Rome 1972, p. 153-170, en part. p. 161-169) ; C. Ampolo, « Enea ed Ulisse nel Lazio da Ellanico (*FGrHist* 4 F 84) a Festo (432 L) », *PP*, 47, 1992, p. 321-342 (en part. p. 324-325).

⁴⁰ Hellanicos, *FGrHist*, 4 F 31 = fr. 77 Ambaglio (*ap.* Dion. Hal., I, 45, 4 - 48, 1).

⁴¹ Pour Boyancé (« Les origines de la légende troyenne... » (*op. cit.* n. 39), p. 169), l'ouvrage d'Hellanicos sur les prêtresses d'Argos était avant tout une chronique qui avait pour but d'établir une chronologie pour la période antérieure à l'ère des Olympiades.

⁴² Damaste aurait été l'élève d'Hellanicos selon Porphyre (*FGrHist*, 5 T 5) et la *Souda* (5 T 1) ; mais le contraire selon Mazzarino, *Il pensiero...* (*op. cit.* n. 10), t. I, p. 203-207.

⁴³ En s'inspirant de la *Petite Iliade* attribuée à Leschès de Mitylène, Tzetzés raconte comment Énée, après avoir été capturé par les Grecs au moment de la prise de Troie et emmené par Néoptolème en captivité en Thessalie (à Pharsale), retrouva la liberté après

laquelle Énée se serait embarqué en direction de l'Occident – *Hesperia* – au moment de la prise de Troie : le nom du pilote de son navire, Misénos, indique que la destination finale devait être la Campanie⁴⁴). Selon eux, les Troyens seraient arrivés en Italie en étant libres et Romè aurait incendié elle-même les navires, en commun avec les autres Troyennes qu'elle aurait exhortées à l'insurrection contre la longue errance qui les avait menées jusque là.

Aristote, qui vivait à Athènes un siècle après Hellanicos et Damaste, ne pouvait pas ignorer ces récits et cette tradition légendaire. De fait, on retrouve dans son récit certains éléments clés de la tradition qui s'était constituée avant lui : les Romains sont des descendants de Troyens ; les Troyens seraient arrivés dans la région du Latium (appelé *Latinion* par référence probable à Latinos, le héros

l'assassinat de Néoptolème par Oreste à Delphes et s'installa un moment à Raikelos (devenue ensuite Ainos = Aineia) ainsi qu'à Almonia (Tzetzés, *Scholia ad Lycophronis Alexandriam*, 1268 = *Ilias parva*, fr. 18 Kinkel = 13 Bethe = 21 (I) Bernabé ; *Schol. ad Lycophr. Alex.*, 1232 = *Il. Parv.*, fr. 21 (IV) Bernabé). Mais la légende troyenne semble également bien attestée en Épire dès le V^e siècle au moins : Pindare fait de Néoptolème le roi de l'Épire et l'associe à la dynastie des Molosses (Pindare, *Néméennes*, VII, 37 sq. ; IV, 50 sq. ; *Péan*, VI, 110 sq.) ; dans son *Andromaque*, Euripide fait de la princesse troyenne la femme de Néoptolème : elle eut de lui trois fils, dont Molossos, qu'elle éleva avec Hélénos, le héros troyen de l'Épire septentrionale ; après la mort de Néoptolème, elle épousa Hélénos et régna avec lui sur le pays des Molosses au nom de Molossos (Euripide, *Andromaque*, v. 1245-1251 ; cf. Boyancé, « Les origines de la légende troyenne... » (*op. cit.* n. 39), p. 165-168) ; dans les *Nostoi* d'Agias de Trézène, un auteur péloponnésien du V^e siècle qui semble directement s'inspirer de la *Petite Iliade*, Néoptolème, sur les conseils de Thétis, fit la conquête de la Molossie après son retour de Troie (Proclus, *Chrestomathie*, p. 95, lignes 296-300 Severyns = *Nost. arg.*, p. 95, 13-16 B. ; cf. A. Debiasi, *L'epica perduta. Eumelo, il Ciclo, l'occidente (Hesperia, 20)*, Rome 2004, p. 196-202).

⁴⁴ L'*Ilioupersis* de Stésichore est surtout connue par un document épigraphique et iconographique exceptionnel, la *Tabula Iliaca Capitolina* : ce relief d'époque augustéenne représente des scènes illustrées tirées de l'œuvre du poète lyrique du VI^e siècle av. J.-C. (Ἰλίου πέρις κατὰ Στησίχορον), accompagnées de didascalies qui indiquent la nature des scènes représentées (*IG*, XIV, 1284 = *FGrHist*, 840 F 6 b = fr. A 151-185 Jahn) ; le personnage d'Énée y apparaît à trois reprises : à l'intérieur des murailles de Troie, lorsque le héros prend des mains d'un autre Troyen (un prêtre ?) les objets sacrés (τὰ ιερά) ; à l'entrée de la Porte Scée, lorsqu'il quitte la ville en tenant son fils par la main et en portant son père sur les épaules ; enfin sur le rivage, près de la tour du Sigéion représentant le promontoire de Sigée, lorsqu'il embarque pour l'Occident (εἰς τὴν Ἑσπερίαν) sur un grand navire à voile avec les membres de sa famille et ses compagnons ; voir notamment : O. Jahn (A. Michaelis éd.), *Griechischen Bilderchroniken*, Bonn, 1873, p. 32-38 ; A. Sadurska, *Les Tables Iliques*, Varsovie 1964, p. 24-37 ; G.K. Galinsky, *Aeneas, Sicily and Rome*, Princeton 1969, p. 106-113 ; N.M. Horsfall, « Stesichorus at Bovillae ? », *JRS*, 69, 1979, p. 26-48 ; G. Dury-Moyaers, *Énée et Lavinium. À propos des découvertes archéologiques récentes* (Collection Latomus 174), Bruxelles 1981, p. 48-53 ; R. Rocca, s.v. « Stesicoro », dans F. Della Corte (éd.), *Enciclopedia Virgiliana*, IV, 1988, p. 1022-1023 ; F. Canciani, s.v. « Tabulae Iliacae », dans *EV*, V, 1990, p. 3-6 ; Debiasi, *L'epica perduta...* (*op. cit.* n. 43), p. 161-177.

éponyme du pays des Latins dont parle déjà Hésiode⁴⁵); enfin l'épisode de l'incendie des navires par les femmes troyennes, qui était un thème très répandu et qui devait être très ancien⁴⁶. Mais le récit d'Aristote est pour l'essentiel un récit créé au IV^e siècle qui ne

⁴⁵ Hésiode, *Théogonie*, v. 1013; les vers 1011-1016 appartiennent à une partie-charnière de l'œuvre, placée entre la *Théogonie* (« Naissance des dieux ») proprement dite et le « Catalogue des femmes », qui présente le catalogue des déesses qui s'unirent avec des mortels (« hérôgonie »), parmi lesquelles Circé, fille d'Hélios, qui aurait eu d'Ulysse les héros Agrios et Latinos; la date de composition de cette « hérôgonie » est très controversée et oscille entre l'époque d'Hésiode (VII^e siècle) et le IV^e siècle: la thèse qui est généralement retenue considère cette partie de l'œuvre comme une interpolation et date sa composition de la seconde moitié du VI^e siècle (alors que la *Théogonie* proprement dite daterait des années 730-690 av. J.-C.): M. Durante, « Ἀγρίων ἡδὲ Λατίνων », *PP*, 6, 1951, p. 216-217; Galinsky, *Aeneas...* (op. cit. n. 44), p. 627-628; M.L. West, *Hesiod, Theogony*, Oxford 1966, p. 433 sq.; *Id.*, *The Hesiodic Catalogue of Women: Its nature, Structure, and Origins*, Oxford 1985, p. 130 sq.

⁴⁶ L'un des indices clairs de la présence du mythe troyen dans de nombreuses légendes locales est constitué par le motif récurrent de l'incendie des vaisseaux de la flotte (grecque ou troyenne) que l'on rencontre un peu partout où s'est diffusé le mythe: on racontait en effet en divers endroits de la Méditerranée que les héros fondateurs (Grecs ou Troyens) avaient été obligés de s'y fixer parce que leurs vaisseaux y avaient été incendiés par les femmes troyennes (captives ou parentes) qu'ils emmenaient avec eux; on retrouve ainsi cette légende à Sciôné en Chalcidique, dans la presqu'île de Pallène, qui était anciennement appelée Phlégra à cause de la nature volcanique de son sol (Hérodote, VII, 123, 1; Strab., VII, 25 (C 330); Polyen, *Les ruses de guerre (Stratégémata)*, VII, 47; Conon, *Narrations*, 13 = *FGrHist*, 26 F 1, 13; Étienne de Byzance, s.v. « Σκιώνη »); en Italie du Sud, où l'on rencontre cette légende par deux fois et où l'on a peut-être les versions les plus anciennes de la légende en Italie: dans les environs de Sybaris, près du Crathis (Lycophron, *Alexandra*, 1075-1082; Steph. Byz., s.v. « Σηταίων »), ainsi qu'à Siris, où le nom de la rivière Néaithos (= *Nauaitchos*, « feu de navire ») offrait un contexte étimologique au récit de l'incendie des navires (Apollod., *Epit.*, VI, 15 c (ap. Tetz., *Schol. ad Lycophr. Alex.*, 921); Lycophr., *Alex.*, 1075; Euphorion, *Épyllies*, fr. 46 Powell; Strab., VI, 1, 12 (C 262)); en Daunie, où la légende de l'incendie de navires grecs par des Troyennes prisonnières permettait d'expliquer la coutume qu'avaient les habitants de se vêtir de costumes sombres (Pseudo-Aristote, *Les merveilles entendues*, 109; Strab., VI, 1, 14 (C 264); Élien, *Sur la nature des animaux*, 11, 5); en Sicile, au pays des Élymes (Dion. Hal., *AR*, I, 52, 4; cf. Virgile, *Énéide*, V, 605-699), où la présence de Troyens était déjà connue par Hellanicos et par Thucydide (Hellan., *FGrHist*, 4 F 79 b = fr. 155b Ambaglio (ap. Dion. Hal., I, 22, 3); Thuc., VI, 2, 3; cf. aussi: Lycophr., *Alex.*, 951-977; Strab., VI, 2, 5 (C 272)); en Étrurie, où les Troyennes, captives embarquées sur la flotte du Grec Épéios (le constructeur du cheval de Troie), auraient également mis le feu aux navires, contraignant le héros et ses compagnons de fonder sur place la ville de Pise, considérée au moins depuis le IV^e siècle comme une *polis hellénis* (Servius auctus, *Commentaires à l'Énéide de Virgile*, X, 179; cf. Strab., V, 2, 5 (C 222)); enfin à Gaète, dans le Latium méridional, presque à la frontière avec la Campanie, où aurait été enterrée la nourrice d'Énée, Caieta, qui aurait reçu ce surnom (qui viendrait de καίειν - ἀπὸ τοῦ καῶσαι, « incendier ») pour avoir incité les Troyennes, fatiguées par une longue navigation, à incendier les navires de la flotte (V, 3, 6 (C 233)); voir notamment: Perret, *Les origines...* (op. cit. n. 36), p. 396-399; J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'Antiquité*, Paris 1957, p. 364-365; R.G. Basto, *The Roman Foundation...* (op. cit. n. 36), p. 50-75; J. Martínez-Pinna, « Helanico y el motivo del incendio de los barcos: un "hecho Troyano" », *GIF*, 48, 1996, p. 21-53.

présente qu'une version secondaire du mythe troyen, même si des éléments bien plus anciens ont pu avoir été utilisés⁴⁷: parallèlement à Latinos, le nom de *Latinion* n'est peut-être pas seulement une référence au héros éponyme du Latium, mais éventuellement aussi une allusion à la ville latine de Lavinium⁴⁸; c'est là en effet que la tradition romaine fixa le débarquement d'Énée et cette cité devint, après la dissolution de la ligue latine en 338, le nouveau sanctuaire fédéral du Latium où le culte d'Énée remplaça celui de Latinus comme nouveau héros fédérateur, commun aux Romains et aux Latins⁴⁹. En évoquant le nom de *Latinion*, Aristote aurait pu avoir voulu faire allusion à la nouvelle situation politique née de la victoire des Romains sur les Latins qui aboutit, à son époque, à la naissance d'un État romano-latin en Italie centrale, entre le pays étrusque (au nord) et la Campanie hellénisée (au sud). La région est d'ailleurs assimilée par lui au territoire opique (εἰς τὸν τόπον τοῦτον τῆς Ὀπικῆς, ὃς καλεῖται Λατίνιον), sur la mer Tyrrhénienne (ἐπὶ τῷ Τυρρηνικῷ πελάγει), et semble donc constituer, dans son esprit, une extension septentrionale de la Campanie, où les débuts de leur expansion avaient commencé à conduire les Romains.

⁴⁷ Mazzarino, *Il pensiero...* (op. cit. n. 10), t. I, p. 587, n. 192; Basto, *The Roman Foundation...* (op. cit. n. 36), p. 27-38 (Aristote a pu suivre une tradition qui s'inscrivait en réaction au récit rapporté par Hellanicos); Martínez-Pinna, « Helanico... », p. 23 et p. 29-33.

⁴⁸ En parlant de *Latinion*, Aristote a peut-être aussi voulu faire allusion à Lavinium, dont Latinos était le « Père Indigète » (« fondateur de la race ») primitif: G. Pugliese Carratelli, « Lazio, Roma e Magna Grecia prima del secolo quarto a.C. », *PP*, 23, 1968, p. 321-344 = *Id.*, dans *La Magna Grecia e Roma nell'età arcaica. Atti dell'ottavo Convegno di studi sulla Magna Grecia (Taranto, 6-11 Ottobre 1968)*, Naples 1969, p. 49-81 (en part. p. 57); F. Castagnoli (éd.), *Lavinium*, I, Rome 1972, p. 83; Th. Mavrogiannis, *Aeneas und Evander. Mythische Vergangenheit und Politik im Rom vom 6. Jh. v. Chr. bis zur Zeit des Augustus*, Naples 2003, p. 58-60. Sur Latinus « Père Indigète » de Lavinium, cf. Galinsky, *Aeneas...* (op. cit. n. 44), p. 149-150; C. Cogrossi, « Atena Iliaca e il culto degli eroi. L'heròon di Enea a Lavinio e Latino figlio di Odisseo », dans M. Sordi (éd.), *Politica e religione nel primo scontro tra Roma e l'Oriente, CISA 8*, Milan 1982, p. 79-98 (en part. p. 89-91); M. Sordi, *Il mito troiano e l'eredità etrusca di Roma*, Milan 1989, p. 22.

⁴⁹ A. Alföldi, *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor 1963, p. 246-250; Galinsky, *Aeneas...* (op. cit. n. 44), p. 145-148; Humbert, *Municipium...* (op. cit. n. 4), p. 183 n. 103; F. Castagnoli, *Enea nel Lazio: archeologia e mito. Bimillenario Virgiliano (Roma, 22 settembre-31 dicembre 1981. Campidoglio-Palazzo dei Conservatori)* [catalogue de l'exposition], Rome 1981, p. 161; *Id.*, « La leggenda di Enea nel Lazio », *StRom*, 30, 1982, p. 1-15. Le fameux tumulus « héroïque » de Lavinium aurait d'abord été consacré à Latinus, « l'ancêtre » des Latins (fin VII^e-milieu VI^e siècle), avant de subir une transformation architecturale, intervenue au IV^e siècle, pour devenir un *heròon* consacré à Énée: F. Zevi, « Il mito di Enea nella documentazione archeologica: nuove considerazioni », dans *L'epos greco in Occidente (Atti del diciannovesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 7-12 ottobre 1979)*, Tarente 1980, p. 247-290 (en part. p. 277-287); Cogrossi, « Atena Iliaca... » (op. cit. n. 48), *passim*; Sordi, *Il mito troiano...* (op. cit. n. 48), p. 21-22.

Mais surtout, le récit d'Aristote s'éloigne sur plusieurs détails des récits d'Hellanicos et de Damaste⁵⁰ :

- il ne mentionne pas le nom d'Énée, et ne fait donc aucune allusion explicite à la fondation de Rome par les Troyens : on a même pensé qu'il suggérerait une fondation de Rome par les Achéens, ce que la présence d'Ulysse aux côtés d'Énée dans certaines versions anciennes du mythe pourrait laisser penser⁵¹ (pourtant, sauf dans la version de Lembos, la *ktisis* de Rome n'est même pas explicitement mentionnée, car le texte ne parle que de l'arrivée d'un groupe d'Achéens avec leurs captifs troyens qui décident de s'installer sur les côtes du Latium⁵²) ;
- la flotte brûlée par les Troyennes est grecque, et non troyenne, comme c'est le cas aussi à Siris, près de Crotone, ainsi qu'en Daunie, où la flotte est généralement identifiée comme étant celle de Diomède, l'ennemi d'Énée⁵³ : autrement dit, le thème de l'incendie de navires « grecs » (et non pas troyens) apparaît uniquement dans les régions qui étaient en conflit avec Rome au IV^e siècle ;
- mais surtout, la principale originalité du récit d'Aristote (ainsi que de Lembos) est de présenter les Troyens non pas libres (comme dans le mythe rapporté par Hellanicos et Damaste), mais prisonniers des Achéens : les Troyens arrivèrent dans le Latium en étant des prisonniers de guerre.

Le récit d'Aristote oppose donc les Achéens, vainqueurs de la guerre de Troie, aux Troyens, prisonniers de guerre sur le chemin de la captivité. Cette présentation assez inamicale pour les Romains, qui semble en même temps faire allusion à leurs origines serviles⁵⁴,

⁵⁰ Cf. J. Martínez-Pinna, « Helanico... » (op. cit. n. 46), p. 21-53 ; Id., « Rhome : el elemento femenino en la fundación de Roma », *Aevum*, 71, 1997, p. 79-102 (en part. p. 84-85) ; G. Vanotti, *L'altro Enea. La testimonianza di Dionigi di Alicarnasso*, Rome 1995, p. 36-37 ; Ead., « Roma polis Hellenis... » (op. cit. n. 28), p. 226-229 ; pour P. Fabre, *Les Grecs et la connaissance de l'Occident* (thèse de l'Université de Paris I), Lille 1981, p. 114, « il est difficile de dire si Aristote rapporte la tradition troyenne habituelle ou défend la thèse d'une fondation grecque ».

⁵¹ Perret, *Les origines...* (op. cit. n. 36), p. 400-401 ; Gabba, « Sulla valorizzazione... » (op. cit. n. 36), p. 96 ; Vanotti, « Roma polis Hellenis... » (op. cit. n. 28), p. 227.

⁵² E.J. Bickerman, « Origines gentium », *CPh*, 47, 1952, p. 65-81, remarquait : « It is surprising that the passage (of Aristotle) is referred by modern scholars to the foundation of Rome » (p. 78, n. 14).

⁵³ Voir *supra*, n. 46.

⁵⁴ Cf. plus tard, le contenu de la fameuse *Epistula Mithridatis*, composée par Salluste et incluse dans ses *Histoires* (IV, 69 Maurenbrecher), qui insistait sur les misérables origines des

suggère l'existence d'une source hostile dont Aristote se serait inspiré : cette source devait évoquer les origines troyennes de Rome en insistant sur la défaite de leurs prétendus ancêtres et sur la captivité infligée aux Troyens par les Grecs. Les travaux d'A. Momigliano ont montré que cette interprétation du mythe troyen n'était pas originelle, sans quoi les Romains ne l'auraient jamais adopté comme mythe national fondateur⁵⁵. En même temps, cette vision négative du mythe (des Troyens vaincus emmenés en captivité par leurs vainqueurs hellènes) correspond exactement aux représentations iconographiques présentes en Italie au IV^e siècle qui montrent systématiquement le massacre des prisonniers troyens par les Achéens : ce thème est en effet présent à cette époque en Étrurie, dans le Latium et probablement aussi en Grande Grèce, où il semble avoir été abondamment exploité par les ennemis de Rome dans un sens polémique délibérément anti-romain⁵⁶.

Romains, descendants d'esclaves fugitifs avides de rapines, et qui reprenait les thèmes diffusés par l'historiographie hellénistique hostile aux Romains et favorable à Mithridate (cf. Timagène, Memnon d'Héraclée, Métrodore de Scepsis).

⁵⁵ A. Momigliano, « How to reconcile Greeks and Trojans », *MAWBL*, 45, 1982, p. 231-254 (Id., dans *Settimo contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico*, Rome 1984, p. 437-462).

⁵⁶ On retrouve la représentation du massacre des prisonniers de guerre troyens : sur les fameuses fresques de la tombe François de Vulci (3^e quart du IV^e siècle), avec une allusion assez claire au sort que l'on souhaitait réserver aux Romains de ce temps (et qui leur avait d'ailleurs été réellement infligé à Tarquinia en 358 : cf. Liv., VII, 15, 9-11) ; mais aussi sur les reliefs du sarcophage de Torre San Severo (près de Volsinies), qui date peut-être de la première moitié du IV^e siècle ; sur les peintures du sarcophage dit « du Prêtre » de la tombe des *Partuni* de Tarquinia, datable des années 340-330 ; sur les peintures contemporaines du *stamnos* falisque du Musée de Berlin (collection d'Antiquités de l'Île des Musées), qui proviendrait de Sovana, une cité étrusque qui vivait dans l'orbite politique de Vulci ; sur un cratère à calice de la Bibliothèque Nationale de Paris, provenant de Vulci et datant de la deuxième moitié du IV^e siècle ; sur une urne en albâtre de Volterra, plus tardive (fin III^e siècle ?) ; sur les gravures présentes sur les cistes prénestines dites « Révil » du British Museum et « Napoléon » du Musée du Louvre, datables des années 360 environ, à une époque où la cité de Préneste s'était à plusieurs reprises longuement opposée à Rome (de 383 à 358, puis de 349 à 338) : cf. E. Galli, « Un vaso falisco con rappresentazione del sacrificio funebre a Patroclo », *Ausonia*, 5, 1910 (1911), p. 118-127 ; L. Savignoni, « Sul sacrificio funebre a Patroclo rappresentato in un vaso falisco e in altri monumenti », *Ausonia*, 5, 1910 (1911), p. 128-145 ; J.D. Beazley, *Etruscan Vase-painting*, Oxford 1947, p. 87-92 ; Th. Dohrn, « Aspekte grossgriechischer Malerei », *MDAI(R)*, 80, 1973, p. 1-34 ; H. Blanck, « Die Malereien des sogenannten Priester-Sarkophages in Tarquinia », dans *Miscellanea Dohrn*, Rome 1982, p. 11-28 ; Id., « Le pitture del sarcofago del sacerdote nel Museo Nazionale di Tarquinia », dans *Ricerche di pittura ellenistica*, 1985, p. 79-84 ; G. Camporeale, s.v. « Achle », dans *LIMC*, I, Zürich-Munich 1981, p. 200-214 (en part. p. 211, n° 85-95) ; A. Maggiani, « Il sacrificio dei prigionieri troiani », dans A. Maggiani (éd.), *Artigianato artistico. L'Etruria settentrionale interna in età ellenistica*, Milan 1985, p. 208-212 ; F.-H. Pairault Massa, *Iconologia e politica*

Suivant des critères purement artistiques et stylistiques, M. Cristofani a décelé, derrière la scène maintes fois répétée du massacre des prisonniers troyens, un modèle théorique provenant du milieu figuratif apulien, probablement transmis par l'intermédiaire de Tarente⁵⁷. Le thème iconographique du massacre des prisonniers troyens est justement attesté en Italie du Sud pour la deuxième moitié du IV^e siècle : il apparaît sur un cratère apulien de Canosa, sur lequel Achille est représenté sur le point d'égorger un Troyen à genoux devant le bûcher funèbre où trônent les armes de Patrocle, alors que d'autres prisonniers troyens, portant le bonnet phrygien et le costume oriental traditionnel, attendent leur tour à côté de la scène centrale⁵⁸. La décoration de ce vase est due au « Peintre de Darios », c'est-à-dire au même atelier, d'inspiration tarentine, que celui qui est à l'origine des représentations d'Alexandre le Grand à la poursuite du Grand Roi, en fuite sur son char. D'un point de vue chronologique, ces peintures devraient être directement contemporaines de l'expédition d'Alexandre le Molosse en Italie (vers 333-331)⁵⁹ : F. Zevi y a vu le témoignage iconographique d'une propagande d'origine tarentine datant des toutes premières années de l'expédition du Molosse (333/332) et visant à assimiler l'entreprise du roi d'Épire à celle du roi de Macédoine, comme deux facettes d'un commun dessein panhellénique⁶⁰. Pour F. Zevi, la représentation, à la même époque, du massacre des prisonniers troyens par des ateliers apuliens ou tarentins devait obéir à des motivations politiques et idéologiques similaires : Alexandre aurait été perçu comme un nouvel Achille qui, après avoir vaincu les Perses (les nouveaux « Troyens d'Orient »), était attendu par l'hellénisme occidental dans le but espéré de faire subir aux Romains (les

nell'Italia antica. Roma, Lazio, Etruria dal VII al I secolo a.C., Milan 1992, p. 126-135 et p. 154-155 ; Briquel, *Le regard des autres...* (op. cit. n. 23), p. 82-98.

⁵⁷ M. Cristofani, « Ricerche sulle pitture della tomba François di Vulci. I fregi decorativi », *DArch*, 1, 1967, p. 186-219 + fig. 17-38 (*passim*, en part. p. 192-193 et p. 205-209) ; *Id.*, *L'arte degli Etruschi*, Turin 1978, p. 174-175.

⁵⁸ Alföldi, *Die trojanischen...* (op. cit. n. 38), p. 8 (pl. VI) ; J.-M. Moret, *L'Ilioupersis dans la céramique italique : les mythes et leur expression figurée au IV^e siècle*, 2 vol., Rome 1975, p. 214-215 (n° 144) ; A. Kossatz-Deissmann, s.v. « Achilleus », dans *LIMC*, 1, Zürich-Munich 1981, p. 37-200 (en part. p. 118, n° 487).

⁵⁹ H. Metzger, « À propos des images apuliennes de la bataille d'Alexandre et du conseil de Darius », *REG*, 80, 1967, p. 308-313 ; A. Geyer, « Alexander in Apulien », dans *Kotinos. Festschrift E. Simon*, Mayence 1992, p. 312-316 ; L. Giuliani, « Alexander in Ruvo, Eretria und Sidon », *AK*, 20, 1977, p. 26-42 ; *Id.*, « L'iconografia delle vittorie di Alessandro : versione triviale e versione colta », *DArch*, s. 3, 2, 1984, p. 61-64 ; F. Zevi, « Prigionieri Troiani », dans *Studi in memoria di L. Guerzini, Studi Miscellanei*, 30, 1991-1992, p. 115-127 (en part. p. 115-117).

⁶⁰ Zevi, « Alessandro il Molosso... » dans *Alessandro il Molosso...* (op. cit. n. 5), p. 820-828.

nouveaux « Troyens d'Occident ») le même sort que son ancêtre mythique avait fait subir à leurs ancêtres.

Or, à partir de 334, Tarente avait adopté une politique étrangère résolument anti-romaine, en comptant s'appuyer aussi bien sur le Molosse que sur les populations sabelliques de l'Italie centre-méridionale pour tenter de limiter l'expansion romaine vers le Sud⁶¹. D'après M. Sordi, en envisageant de porter son action en Occident après avoir vaincu l'Orient, Alexandre aurait cherché à revendiquer « l'héritage de Syracuse » comme défenseur de l'hellénisme en Occident, pour porter la lutte contre Carthage, son principal ennemi, mais peut-être aussi contre Rome, le principal allié de celle-ci en Italie : de la même manière, le thème politique et idéologique de la défaite des Troyens comme arme de propagande anti-romaine pourrait avoir été emprunté à Syracuse par les ateliers de céramique tarentins, puis diffusé de là en direction du monde étrusque. Quoi qu'il en soit, au cours du IV^e siècle, Syracuse, le monde étrusque et Tarente ont, chacun à leur tour, assumé un rôle dans la diffusion de cette version du mythe qui permettait d'opposer les Romains à l'hellénisme et justifier contre eux une guerre sans merci. La présentation que fait Aristote de l'arrivée des Troyens dans le Latium à bord des navires d'une flotte grecque et comme prisonniers de guerre des Achéens doit par conséquent se rattacher à cette vision contemporaine des ennemis de Rome. Cette présentation suppose donc l'utilisation par Aristote d'une source hostile aux Romains (d'origine étrusque ou magno-grecque). Il reste à vérifier dans quelle mesure cette présentation pourrait même refléter l'opinion personnelle du philosophe sur la nature profondément « barbare », et partant irréductible à l'hellénisme, des Romains.

3. Les Romains sont-ils des « Barbares » ?

La région où la flotte des Achéens aurait accosté est située par Aristote en mer « tyrrhénienne » (ἐπὶ τῷ Τυρρηνικῷ πελάγει), mais cette allusion ne renvoie pas nécessairement à la grande période de la

⁶¹ Cf. M. Mahé-Simon, « Alexandre le Molosse et les Romains : *pax* ou *amicitia* ? » dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), p. 197-207 ; G. Urso, *Taranto...* (op. cit. n. 3) ; M. Bettalli, « I 'condottieri' di Taranto e la guerra nel mondo greco », dans *Alessandro il Molosso...* (op. cit. n. 5), p. 111-134 ; Zevi, « Alessandro il Molosso... » (op. cit. n. 5), *passim* ; en dernier lieu : F. Russo, *Pitagorismo e spartanità. Elementi politico-culturali tra Taranto, Roma ed i Sanniti alla fine del IV sec. a.C.*, Campobasso 2007.

thalassocratie étrusque à l'époque archaïque (VII^e-VI^e siècles)⁶². En effet, une expression similaire est employée par Aristoxène pour situer de son temps Posédonia « dans le golfe tyrsénique », ce qui renvoie de manière plus générale à l'existence zone d'influence culturelle « étrusque » en Italie centrale. Ce disciple d'Aristote, candidat malheureux à sa succession à la tête du Lycée, expliquait dans ses *Symmieta sympotica* que « les Posédoniates, qui avaient été des Hellènes à l'origine, furent barbarisés en devenant des Étrusques ou des Romains »⁶³. L'opposition entre l'hellénisme et la barbarie est explicite dans ce passage : « ceux qui étaient à l'origine des Grecs (ἐξ ἀρχῆς Ἑλλήσιν) furent barbarisés en devenant des Étrusques ou des Romains ». L'hellénisme est défini par un ensemble de pratiques sociales (l'usage de la langue grecque, l'existence d'institutions et de fêtes religieuses spécifiques, la pratique du théâtre ou de la musique) qui caractérisent la vie d'une « cité grecque » : l'ensemble de ces usages auraient été « barbarisés » (ἐκβεβαρβάρωσθαι) lorsque les Grecs de la cité de Posédonia devinrent « des Étrusques ou des Romains » (Τυρρηνοὶς ἢ Ῥωμαίοις). Mais comme l'a bien montré A. Frascchetti, la dénonciation de la « barbarisation » de Posédonia du fait des Romains, qui conduisit Aristoxène à feindre d'ignorer la présence bien plus ancienne des Lucaniens, doit être comprise dans une perspective davantage idéologique que factuelle, et doit être située dans le contexte général de la mainmise progressive de Rome sur la Campanie et l'Italie du Sud au cours de la deuxième moitié du IV^e siècle, après la *deditio* de Capoue en 343 (varr.), l'alliance avec

⁶² Cf. Vanotti, « *Roma polis Hellenis...* » (op. cit. n. 28), p. 227, n. 39.

⁶³ Aristox., fr. 124 Wehrli = FHG, II, 291 (ap. Athen., *Deipn.*, XIV, 632a) : διόπερ Ἀριστόξενος ἐν τοῖς Συμμίκτοις Συμποτικοῖς, « ὅμοιον, φησί, ποιοῦμεν Ποσειδωνιάταις τοῖς ἐν τῷ Τυρρηνικῷ κόλπῳ κατοικοῦσιν. οἷς συνέβη τὰ μὲν ἐξ ἀρχῆς Ἑλλήσιν οὖσιν ἐκβεβαρβάρωσθαι Τυρρηνοῖς ἢ Ῥωμαίοις γεγονόσι, καὶ τὴν τε φωνὴν μεταβεβληκέναι τὰ τε λοιπὰ τῶν ἐπιτηδεύματων, ἄγειν δὲ μίαν τινὰ αὐτοῦς τῶν ἐορτῶν τῶν Ἑλληνικῶν ἔτι καὶ νῦν, ἐν ᾗ συνιόντες ἀναμνησκονται τῶν ἀρχαίων ἐκείνων ὀνομάτων τε καὶ νομίων καὶ ἀπολοφυράμενοι πρὸς ἀλλήλους καὶ ἀποδακρύσαντες ἀπέρχονται. οὕτω δὲ οὖν, φησί, καὶ ἡμεῖς, ἐπειδὴ καὶ τὰ θέατρα ἐκβεβαρβάρωται καὶ εἰς μεγάλην διαφθοράν προελήλυθεν ἡ πάνδημος αὕτη μουσική, καθ' αὐτοὺς γενόμενοι ὀλίγοι ἀναμνησκόμεθα οἷα ἦν ἡ μουσική. » ταῦτα μὲν ὁ Ἀριστόξενος. (« C'est pourquoi Aristoxène écrit dans les *Symmieta sympotica* : « Nous faisons comme les Posédoniates qui habitent dans le golfe tyrsénique. Ceux-ci, qui étaient à l'origine des Grecs, furent barbarisés en devenant des Étrusques ou des Romains ; ils changèrent de langue ainsi que leurs autres usages, et célèbrent encore aujourd'hui une unique fête grecque pour laquelle ils se réunissent en rappelant à leur souvenir les anciens mots et les anciennes institutions tout en se lamentant les uns les autres, puis, après avoir répandu beaucoup de larmes, s'en retournent chez eux. Ainsi donc, dit Aristoxène, après que les théâtres se furent barbarisés et que cette musique si répandue se fut grandement corrompue, nous aussi, désormais peu nombreux, nous nous rappelons entre nous ce qu'était la musique. » Voilà ce que dit Aristoxène. »).

Naples en 326 (varr.) et les multiples opérations militaires dirigées vers l'Apulie au cours des opérations de la deuxième guerre samnite, une hégémonie romaine qui commençait à menacer directement la zone d'influence directe de Tarente⁶⁴ : un *foedus* fut d'ailleurs conclu en 326 (varr.) avec les Lucaniens, complété la même année par une alliance avec plusieurs cités d'Apulie, si bien qu'on peut penser qu'un processus de domination politique et d'intégration culturelle était déjà engagé, bien avant la déduction de la colonie latine de Paestum (en 273)⁶⁵. Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'une source d'origine magno-grecque, plus précisément tarentine, datant de la fin du IV^e siècle et manifestement animée de sentiments hostiles à l'égard des Romains, assimilés à des Étrusques et à des Barbares.

Au IV^e siècle, les sources grecques assimilent volontiers les Romains à des Étrusques, non seulement à cause de leur proximité géographique (soulignée par Aristote comme par Aristoxène)⁶⁶, mais probablement aussi à cause de leur alliance politique très étroite révélée au moment de la prise de Rome par les Gaulois et du conflit opposant Denys l'Ancien à la cité étrusque de Caeré⁶⁷. Alcimos de Syracuse, un historien de cour de Denys le Jeune (vers 350-340), et probablement l'un des artisans de la propagande syracusaine du

⁶⁴ A. Frascchetti, « Aristosseno, i Romani e la 'barbarizzazione' di Poseidonia », *AION (Arch. e stor. ant.)*, 3, 1981, p. 97-115 (en part. p. 108-112).

⁶⁵ Traités d'amitié de Rome avec les Lucaniens et avec des cités apuliennes : Liv., VIII, 25, 3 ; cf. Zevi, « Prigionieri... » (op. cit. n. 59), p. 391 ; *Id.*, « Alessandro il Molosso... » (op. cit. n. 5), p. 803-811 ; Humm, « Rome face à la menace... », dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), p. 186-187.

⁶⁶ Dion. Hal., *AR*, I, 29, 2 : ἦν γὰρ δὴ χρόνος ὅτε καὶ Λατῖνοι καὶ Ὀμβρικοὶ καὶ Αὔσωνες καὶ συχνοὶ ἄλλοι Τυρρηνοὶ ὑφ' Ἑλλήνων ἐλέγοντο, τῆς διὰ μακροῦ τῶν ἐθνῶν οἰκίσεως ἀσαφὴ ποιούσης τοῖς πρόσω τὴν ἀκρίβειαν · τὴν τε Ῥώμην αὐτὴν πολλοὶ τῶν συγγραφέων Τυρρηνίδα πόλιν εἶναι ὑπέλαβον (« Il fut en effet un temps où Latins, Ombriens, Ausones et bien d'autres étaient appelés Tyrrhéniens par les Grecs parce que l'éloignement dans lequel se trouvaient ces nations par rapport à eux rendait ces détails imperceptibles ; et Rome elle-même a été considérée par bon nombre d'historiens comme une ville tyrrhénienne. », trad. V. Fromentin, CUF, 1998, p. 117).

⁶⁷ Diod., XV, 14, 3 ; Strab., V, 2, 8 (C 226) ; cf. Ps.-Aristot., *Econom.*, II, 2, 20 (1349 b) ; Polyen, *Strat.*, V, 2, 21 ; Élien, *Hist. var.*, I, 20. Voir K.F. Stroheker, *Dionysios I. Gestalt und Geschichte des Tyrannen von Syrakus*, Wiesbaden 1958 ; Sordi, *I rapporti romano-ceriti...* (op. cit. n. 12), p. 53-72 ; Heurgon, *Rome et la Méditerranée...* (op. cit. n. 21), p. 299-301 ; M. Bonamente, « Rapporti tra Dionisio il Vecchio e i Galli in Italia », *AFLM*, 12, 1974-1975, p. 39-59 ; Briquel, *Les Pélasges...* (op. cit. n. 27), p. 185-204 ; D. Sinatra, « Dionisio e i Celti », *Kokalos*, 42, 1996, p. 373-381 ; P. Anello, *Dionisio il Vecchio. Politica adriatica e tirrenica*, Palerme 1980 ; N. Luraghi, « Polieno come fonte per la storia di Dionisio il Vecchio », *Prometheus*, 14, 1988, p. 164-180 ; B. Caven, *Dionysios I, War-Lord of Sicily*, New Haven-Londres 1990.

IV^e siècle⁶⁸, évoquait cette alliance à travers le mythe en faisant de Romulus « le fils de Tyrrhénia et d'Énée » : selon lui, Romulus (dont le nom apparaît ainsi pour la première fois dans la littérature) aurait été le père d'Alba, fondatrice éponyme d'Albe, et le grand-père de Rhôdios ou Rhômos, le fondateur de Rome ; bref, Rome serait une fondation à la fois étrusque et troyenne⁶⁹. Les ennemis étrusques de Syracuse (les Cérites) se voyaient ainsi associés à de nouveaux Troyens (les Romains), assimilés à des ennemis de l'hellénisme qui avaient en quelque sorte vocation à être un jour vaincu. Or, du point de vue grec de Sicile ou de Grande Grèce au IV^e siècle, l'ennemi étrusque était assimilé à un « Barbare » qu'on accusait volontiers d'activités de piraterie et auquel on accordait une réputation de scandaleuse « mollesse » (la *tryphè tyrrhénica*) : telle semblait aussi l'opinion d'Aristote à leur égard dans son traité sur *Les coutumes des Étrusques*⁷⁰. Par conséquent, en faisant de Rome une *polis Tyrrhénis*, Alcimos (comme Aristoxène après lui) en faisait du même coup une cité barbare, ennemie de l'hellénisme et vouée à subir le sort de leurs ancêtres troyens.

Dans le récit d'Aristote, cette assimilation des Romains à des Barbares est clairement suggérée par l'identification de *Latinion*, la région atteinte par la flotte des Achéens qui y débarquèrent avec leurs prisonniers troyens, à une portion du territoire opique (εἰς τὸν τόπον τοῦτον τῆς Ὀπικῆς), donc à un secteur (septentrional) de la Campanie dont il aurait été le prolongement⁷¹. Cette assimilation du Latium au territoire opique (la Campanie) semble correspondre à une vision géopolitique (magno-)grecque qui remonte peut-être à Hippias de Rhégion par l'intermédiaire d'Antiochos de Syracuse⁷². En effet, pour l'historien syracusain, la Campanie était peuplée par « des Opiques

⁶⁸ E. Manni, « La fondazione di Roma secondo Antioco, Alcimo e Callia », *Kokalos*, 9, 1963, p. 253-268 ; F. Muccioli, « La letteratura storiografica tra Filisto e Timeo », dans R. Vattuone (éd.), *Storici greci d'Occidente*, Bologne 2002, p. 147-149 (en part. p. 147-154) ; G. Vanotti, « Alcimos, Syracuse et Rome : propagande et guerre à l'époque des deux Denys », dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), p. 223-241.

⁶⁹ *FGH Hist*, 560 F 4 (ap. Fest., p. 326 L.) : *Alcimus ait, Tyrrhenia Aeneae natum filium Romulum fuisse, atque eo ortam Albam Aeneae neptem, cuius filius nomine Rhodius condiderit urbem Romam* (« Alcimus dit que Romulus aurait été le fils de Tyrrhénia et d'Énée, et que de lui serait née Alba, la petite-fille d'Énée, dont le fils, du nom de Rhodius, aurait fondé la ville de Rome. »).

⁷⁰ Aristot., fr. 607 et 608 Rose (*Nomima Tyrrhénica*) ; cf. D. Briquel, *La civilisation étrusque*, Paris 1999, p. 83-104 (sur le cliché de la piraterie étrusque) et p. 157-192 (sur les usages étrusques scandaleux aux yeux des Grecs).

⁷¹ Aristot., fr. 609 Rose (ap. Dion. Hal., I, 72, 3-4) : *supra* p. 431.

⁷² Selon une hypothèse avancée par E. Pais, *Storia di Roma*, I, 1, *Critica della tradizione sino alla caduta del decemvirato*, Turin, 1898, p. 150, n. 5.

auxquels on donnait aussi le nom d'Ausones »⁷³. Dans la *Politique*, Aristote identifie précisément le territoire habité par les Opiques avec l'Ausonie, une région qu'il étend jusqu'à la Tyrrhénie, ce qui semble bien inclure le Latium⁷⁴. Bref, en identifiant les Romains à des Opiques, Aristote les assimilait à des Barbares : c'est bien ainsi que Caton l'Ancien devait le comprendre, lorsqu'il écrivait à son fils en exprimant son indignation à l'égard de ces Grecs qui « n'arrêtent pas aussi de répéter que nous sommes des Barbares et nous insultent de façon plus avilissante que d'autres en nous appelant "Opiques" (*Opicon appellatione*) »⁷⁵. Pour Caton, le fait que les Romains étaient assimilés aux Opiques par certains Grecs signifiait que ceux-ci les considéraient comme des Barbares. Dans la mesure où seuls des Grecs de Grande Grèce étaient susceptibles d'utiliser une appellation aussi insultante aux oreilles de Caton, l'expression indique probablement l'origine magno-grecque de la source utilisée par Aristote. Mais on peut aussi imaginer que leur éloignement géographique a conduit des auteurs de Grèce propre ou du monde hellénique oriental à confondre Opiques et Latins, ce qui ne peut être vrai qu'à une époque assez ancienne et semble directement désigner Aristote. Pour celui-ci, les Romains auraient donc été des Barbares.

D'après Plutarque, Aristote expliquait par l'épisode des navires incendiés « la coutume des femmes romaines d'embrasser les hommes de leur famille et de leur parenté sur la bouche, parce que c'est ainsi que les Troyennes, après avoir incendié les vaisseaux, avaient embrassé et cajolé leurs maris, en les priant d'apaiser leur colère »⁷⁶. Aristote parlait probablement de cette coutume romaine si particulière (le *ius osculi*), de même que de la tradition romaine des *praeficae* au moment

⁷³ Antioch. Syrac., *FGH Hist*, 555 F 7 (ap. Strab., V, 4, 2-C 242) : Ἀντίοχος μὲν οὖν φησι τὴν χώραν ταύτην Ὀπικοὺς οἰκῆσαι, τοὺτους δὲ καὶ Αὔσονας καλεῖσθαι.

⁷⁴ Aristot., *Pol.*, VII, 10, 1329b : ὅκου δὲ τὸ μὲν πρὸς τὴν Τυρρηνίαν Ὀπικοὶ καὶ πρότερον καὶ νῦν καλούμενοι τὴν ἐπωνυμίαν Αὔσονες (« La région située en direction de la Tyrrhénie était habitée par les Opiques, qui, encore de nos jours comme autrefois, sont surnommés Ausoniens », trad. J. Tricot, Vrin, Paris 1977, p. 505). Cf. Heurgon, *Recherches...* (op. cit. n. 2), p. 41-50 (en part. p. 42-43).

⁷⁵ Cat., *Libri ad M. filium*, fr. 1, p. 77 Jordan = Cugusi II, p. 424 (ap. Plin., *NH*, XXIX, 14) : *Nos quoque dictitant Barbaros et spurcius nos quam alios Opicon appellatione foedant*. Voir aussi : Vanotti, « Roma polis Hellenis... » (op. cit. n. 28), p. 228, n. 44.

⁷⁶ Plut., *Rom.*, 1, 3 : ἐξ ἐκείνου τε παραμένειν λέγουσι τὸ τοὺς συγγενεῖς τὰς γυναῖκας καὶ οἰκείους ἄνδρας ἀσπάζεσθαι τοῖς στόμασι · καὶ γὰρ ἐκείνας, ὅτε τὰ πλοῖα κατέπρησαν, οὕτως ἀσπάζεσθαι καὶ φιλοφρονεῖσθαι τοὺς ἄνδρας, δεομένας αὐτῶν καὶ παραιτουμένας τὴν ὀργήν. Plutarque rapporte cette histoire deux autres fois (*Virt. mul.*, 243 e-244 a ; *Quaest. Rom.*, 6, 265 b-c), mais ne mentionne le nom d'Aristote que dans les *Questions Romaines* (= Aristot., fr. 567 Rose).

des funérailles⁷⁷, dans un ouvrage consacré aux us et coutumes des peuples barbares, les *Nomima barbarica*⁷⁸. Le philosophe opposait en effet, au sein de l'humanité, les Grecs et les Barbares⁷⁹ : il aurait conseillé à Alexandre de traiter les premiers en amis, « à la manière d'un guide » (ἡγεμονικῶς), et les seconds en ennemis, « à la manière d'un despote » (δεσποτικῶς)⁸⁰. D'après Ératosthène et Plutarque,

⁷⁷ Aristot., fr. 604 Rose (ap. Varr., *De ling. Lat.*, VII, 70) : <Praefica> dicta, ut Aurelius scribit, mulier ab luco quae conduceretur quae ante domum mortui laudis eius caneret. Hoc factitatum Aristoteles scribit in libro qui <in>scribitur Νόμιμα βαρβαρικά.

⁷⁸ Les trois textes de Plutarque qui rapportent le *ius oscul* (supra, n. 76) puisent à la même source qui ne peut être qu'Aristote, cité explicitement dans les *Questions Romaines* (= Aristot., fr. 567 Rose), et l'œuvre aristotélicienne doit probablement correspondre aux *Nomima barbarica* : C. Ampolo, M. Manfredini, éd. de Plutarco, *Le vite di Teseo e di Romolo*, Fondazione Lorenzo Valla, Milan 1993², p. 263-264 ; Vanotti, « Roma polis Hellenis... » (op. cit. n. 28), p. 227.

⁷⁹ Aristot., fr. 658b Rose (ap. Strab., I, 4, 9) : Ἐπὶ τέλει δὲ τοῦ ὑπομνήματος οὐκ ἐπαινέσας τοὺς δίχα διαιροῦντας ἅπαν τὸ τῶν ἀνθρώπων πλῆθος εἰς τε Ἑλληνας καὶ βαρβάρους, καὶ τοὺς Ἀλεξάνδρῳ παραινοῦντας τοῖς μὲν Ἑλλησιν ὡς φίλοις χρῆσθαι τοῖς δὲ βαρβάροις ὡς πολεμίοις, βέλτιον εἶναι φησιν ἀρετῇ καὶ κακίᾳ διαιρεῖν ταῦτα. πολλοὺς γὰρ καὶ τῶν Ἑλλήνων εἶναι κακοὺς καὶ τῶν βαρβάρων ἀστέιους, καθάπερ Ἰνδοὺς καὶ Ἀριανούς, ἔτι δὲ Ῥωμαίους καὶ Καρχηδονίους οὕτω θαυμαστώσας πολιτευομένους. διόπερ τὸν Ἀλέξανδρον ἀμελήσαντα τῶν παραινοῦντων, ὅσους οἶόν τ' ἦν ἀποδέχεσθαι τῶν εὐδοκίμων ἀνδρῶν καὶ εὐεργετῆν ὥσπερ δι' ἄλλο τι τῶν οὕτω διελόντων τοὺς μὲν ἐν νόμῳ τοὺς δ' ἐν ἐπαίνῳ τιθεμένων, ἢ διότι τοῖς μὲν ἐπικρατεῖ τὸ νόμιμον καὶ τὸ παιδείας καὶ λόγων οἰκεῖον, τοῖς δὲ τὰναντία. καὶ ὁ Ἀλέξανδρος οὖν οὐκ ἀμελήσας τῶν παραινοῦντων, ἀλλ' ἀποδεξάμενος τὴν γνώμην τὰ ἀκόλουθα, οὐ τὰ ἐναντία ἐποίει, πρὸς τὴν διάνοιαν σκοπῶν τὴν τῶν ἐπεσταλκῶν. (« Pour terminer maintenant la présente série de ses *Mémoires*, Ératosthène rappelle que certains auteurs ont proposé une autre division du genre humain en deux groupes, à savoir les Grecs et les Barbares ; mais, loin de l'adopter, il la compare à ce conseil donné naguère à Alexandre par quelques-uns de ses courtisans, de traiter tous les peuples grecs en amis et en ennemis tous les peuples barbares, et érige en principe que la seule division possible à établir entre les hommes est celle qui a pour base le bien et le mal : « Voyez, dit-il, même parmi les peuples grecs, beaucoup sont mauvais, tandis que parmi les Barbares, sans parler des Romains et des Carthaginois, ces peuples si admirablement constitués, on en compte plus d'un, le peuple indien par exemple et le peuple arien, dont les mœurs sont polies et civilisées. Alexandre du reste l'entendait bien de cette façon, aussi ne tint-il aucun compte de l'avis qu'on lui donnait, et on le vit partout et toujours accueillir les hommes de mérite quels qu'ils fussent et les combler de ses faveurs. » – Mais qu'ont donc fait, dirons-nous à notre tour, ceux qui prétendaient diviser le genre humain en deux groupes, comprenant l'un les peuples dignes de mépris, et l'autre les peuples dignes de louange, si ce n'est reconnaître qu'il est des hommes chez qui domine, avec le respect des lois, le goût des lettres et de la civilisation, tandis qu'il en est d'autres chez qui dominent les penchants contraires ? De sorte qu'Alexandre, loin de négliger l'avis qui lui était donné, et loin d'en prendre le contre-pied, l'avait par le fait goûté et approuvé jusqu'à y conformer même toute sa conduite, n'en ayant considéré apparemment que l'intention. »)

⁸⁰ Aristot., fr. 658a Rose (ap. Plut., *De Alex. M. fort. aut virt.* – *Moralia*, 329 B) : οὐ γὰρ, ὡς Ἀριστοτέλης συνεβούλευεν αὐτῷ (τῷ Ἀλεξάνδρῳ), τοῖς μὲν Ἑλλησιν ἡγεμονικῶς τοῖς δὲ βαρβάροις δεσποτικῶς χρῶμενος, καὶ τῶν μὲν ὡς φίλων καὶ οἰκεῖων ἐπιμελόμενος τοῖς δ' ὡς ζῴοις ἢ φυτοῖς προσφερόμενος, πολέμων πολλῶν <καὶ> φυγῶν ἐνέπλησε καὶ στάσεων ὑποῦλων τὴν ἡγεμονίαν, ἀλλὰ κοινὸς ἦκειν θεόθεν ἀρμοστής καὶ διαλλακτὴς τῶν ὄλων

Alexandre n'aurait finalement pas suivi le conseil d'Aristote, préférant « confondre les existences, les mœurs, les mariages et les manières de vivre » des uns et des autres, dans une sorte de fusion universelle où seule la vertu (*arètè*) distinguerait ce qui pourrait être considéré comme « grec » et le « vice » (*cacia*) ce qui serait « barbare ». Suivant Plutarque, Alexandre « crut qu'il était envoyé de Dieu avec la mission d'organiser tout et de concilier tout dans l'univers » : autrement dit, son rôle de *cosmocrator* lui aurait imposé le devoir de traiter tous les peuples qu'il souhaitait placer sous son autorité sur un pied d'égalité, et donc de dépasser le vieux clivage entre Grecs et Barbares ; ce faisant, en ne pratiquant pas les déportations (φυγαί) à l'encontre des peuples ennemis vaincus, Alexandre a évité de provoquer chez eux des séditions (στάσεις).

C'est dans le contexte de ce débat que devrait se placer une *Lettre* d'Aristote à Alexandre transmise par plusieurs manuscrits arabes conservés au Vatican et à Istanbul⁸¹. Aristote jouissait en effet d'une grande autorité parmi les intellectuels arabes du Moyen Âge, et on pense que les lettres attribuées au Stagirite ont été traduites en arabe à

νομίζων, οὗς τῷ λόγῳ μὴ συνῆγε τοῖς ὅλοις βιαζόμενος <καὶ> εἰς ταὐτὸ συνενεγκὼν τὰ πανταρχόθεν, ὥσπερ ἐν κρατῇ φιλοτησίῳ μίξας τοὺς βίους καὶ τὰ ἦθη καὶ τοὺς γάμους καὶ <τάς> διαίτας, πατρίδα μὲν τὴν οἰκουμένην προσέταξεν ἡγεῖσθαι πάντας, ἀκρόπολιν δὲ καὶ φρουρὰν τὸ στρατόπεδον, συγγενεῖς δὲ τοὺς ἄγαθοὺς, ἀλλοφύλους δὲ τοὺς πονηροὺς · τὸ δ' Ἑλληνικὸν καὶ βαρβαρικὸν μὴ χλαμύδι μὴδὲ πέλτη μὴδ' ἀκινάκη μὴδὲ κἀνδυδι διορίζειν, ἀλλὰ τὸ μὲν Ἑλληνικὸν ἀρετῇ τὸ δὲ βαρβαρικὸν κακίᾳ τεκμαίρεσθαι, κοινὰς δ' ἐσθῆτας ἡγεῖσθαι καὶ τραπέζας καὶ γάμους καὶ διαίτας, δι' αἵματος καὶ τέκνων ἀνακεραννυμένους. (« Il n'a pas voulu, bien qu'Aristote le lui conseillât, traiter les Grecs à la manière d'un guide, et les Barbares à la manière d'un despote, et se montrer plein de sollicitude pour les uns comme pour des amis et des proches, tandis qu'il n'aurait vu dans les autres que des animaux ou des plantes : c'eût été remplir son gouvernement d'exilés propres à susciter la guerre, et de séditions grossières dans l'ombre. Il crut qu'il était envoyé de Dieu avec la mission d'organiser tout, de concilier tout dans l'univers. S'il réduisait par la force des armes ceux qu'il n'avait pu rattacher à sa parole, c'était afin de réunir en un corps unique les éléments les plus disséminés. Il semblait que dans une même coupe amicale il voulût confondre les existences, les mœurs, les mariages, les manières de vivre. Son mot d'ordre était, que tous regardassent l'univers entier comme une patrie, son armée comme une citadelle où chacun avait son poste, et que tous vissent dans les gens de bien autant de parents, dans les pervers autant d'étrangers. Les Grecs et les Barbares ne durent plus être désormais distingués les uns des autres par la chlamyde, le bouclier, le cimenterre, la candye. C'était la vertu qui faisait reconnaître un Grec, comme le vice désignait un Barbare. Une communauté parfaite était adoptée pour les vêtements, pour la table, pour les mariages, pour la manière de vivre ; et cette fusion, c'était le sang, c'étaient les enfants qui aidaient à l'opérer. »)

⁸¹ Vaticanus Arab. 408 (un manuscrit daté de 1521, mais dont le contenu était déjà cité dans le *Fihrist* d'Ibn an-Nadim au X^e siècle et par Ibn abi-Usaybia au XIII^e siècle) ; Aya Sofya 2890 (manuscrit daté de l'hégire 541 = 1146 de notre ère) ; Aya Sofya 4260 (hégire 714 = 1314 de n. è.) ; Aya Sofya 284 (XVI^e ou XVII^e siècle) ; Fatih 5223 (hégire 716 = 1316 de notre ère) ; Köprülü 1608 (fin XVI^e ou début XVII^e siècle).

partir du IX^e siècle, voire dès le VIII^e siècle⁸². La *Lettre* d'Aristote à Alexandre constitue un document exceptionnel, à l'authenticité longtemps controversée⁸³ ; après les premières éditions du texte de la *Lettre* arabe qui remontaient au XIX^e siècle et s'appuyaient sur la version abrégée de l'unique manuscrit présent au Vatican, J. Bielawski a établi en 1970 une nouvelle édition du texte arabe en s'appuyant sur les manuscrits plus anciens et plus complets retrouvés plus récemment à Istanbul⁸⁴. Dans cette *Lettre*, l'auteur exhorte Alexandre à développer son œuvre législative pour exercer un gouvernement juste, en traçant pour lui les limites entre une royauté juste et une souveraineté tyrannique⁸⁵. L'une des objections généralement avancées contre l'authenticité de la *Lettre* serait la contradiction de son contenu avec la pensée d'Aristote sur la différence à établir entre Grecs et Barbares, comme on la lit dans le fragment 658 Rose⁸⁶. Dans ce dernier, on lit en effet qu'Alexandre devait « traiter tous les peuples grecs en amis, et en ennemis tous les peuples barbares » (fr. 658b), en se montrant

⁸² Bielawski & Plezia, *Lettre d'Aristote...* (op. cit. n. 9), p. 14-17.

⁸³ Parmi les partisans de l'authenticité de la *Lettre* : Bielawski & Plezia, *Lettre d'Aristote...*, passim ; P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, I, Nancy 1978, p. 49-55 ; M. Sordi, « La lettera di Aristotele ad Alessandro e i rapporti tra greci e barbari », *Aevum*, 58, 1984, p. 3-12 ; L. Prandi, « La lettera di Aristotele ad Alessandro : il problema di Callistene », dans M. Sordi (éd.), *Alessandro Magno tra storia e mito*, Milan 1984, p. 31-45 ; contra : voir infra, n. 86.

⁸⁴ Bielawski & Plezia, *Lettre d'Aristote...*, passim : outre une édition du texte arabe et une traduction française réalisées par J. Bielawski, l'ouvrage comprend un commentaire historique assuré par M. Plezia, et est précédé par une introduction philologique qui rappelle l'histoire du texte arabe ainsi que ses éditions successives depuis le Moyen Âge (p. 6-25) ; cf. précédemment J. Lippert, *De epistula pseudaristotelica ΠΕΡΙ ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ commentatio*, Halle, 1891 ; H. Nissen, « Die Staatsschriften des Aristoteles », *RhM*, 47, 1892, p. 177-181 ; B. Keil, *Die Solonische Verfassung in Aristoteles' Verfassungsgeschichte Athens*, Berlin, 1892, p. 128-142 ; une édition anglaise qui tient compte des manuscrits découverts à Istanbul a aussi été publiée par S.M. Stern, *Aristotle on the World-State*, Oxford 1968.

⁸⁵ La *Lettre* est un mélange de considérations théoriques sur le pouvoir et de références directes à des situations très concrètes, et constitue un ensemble de conseils sur la meilleure façon pour Alexandre d'exercer son pouvoir depuis ses récentes victoires : cf. L. Prandi, « La lettera di Aristotele... » (op. cit. n. 83), p. 36 et p. 45. Le titre de la *Lettre* n'est pas rapporté de manière uniforme par les divers manuscrits et parfois, il n'y a pas de titre du tout (comme dans Aya Sofya 4260 et Fatih 5223 : mais dans ces cas, une note indique qu'il s'agit de la réponse à une lettre adressée par Alexandre à son maître Aristote) : le ms. Aya Sofya 2890 indique *Risalat Aristutalis ila'l-Iskandar* (« Lettre d'Aristote à Alexandre ») ; le Vaticanus Arab. 408 donne le titre *Risalat Aristutalis ila'l-Iskandar fi's-siyasa* (« Lettre d'Aristote à Alexandre sur la politique ») ; enfin le ms. Köprülü 1608 indique *Risalat Aristutalis ila'l-Iskandar fi's-siyasat al-mudun* (« Lettre d'Aristote à Alexandre sur la politique envers les cités ») : Bielawski & Plezia, *Lettre d'Aristote...*, p. 24-25.

⁸⁶ Cf. M.A. Wes, « Quelques remarques à propos d'une "Lettre d'Aristote à Alexandre" », *Mnemosyne*, 25, 1972, p. 261-295 ; P. Carlier, « Étude sur la prétendue lettre d'Aristote à Alexandre transmise par plusieurs manuscrits arabes », *Ktêma*, 5, 1980, p. 277-288.

« plein de sollicitude pour les uns comme pour des amis et des proches, tandis qu'il ne devait voir dans les autres que des animaux ou des plantes » (fr. 658a), alors que la *Lettre* arabe ne contiendrait aucune allusion à cette différence de traitement entre Grecs et Barbares : on y lit au contraire que « le régent ne doit pas traiter ses sujets comme des biens ou des troupeaux, mais les considérer comme des familiers et des amis » (*Epistula*, 4, 8). D'autres ont souligné par contre l'existence d'un certain nombre de points communs dans les idées professées par les deux séries de textes⁸⁷. Selon M. Sordi, le conseil contenu dans les deux citations livrées respectivement par Ératosthène et par Plutarque correspondrait à deux passages différents de la *Lettre* arabe :

- en indiquant que « le régent ne doit pas traiter ses sujets comme des biens ou des troupeaux, mais les considérer comme des familiers et des amis » (*Ep.*, 4, 8), la *Lettre* conseille à Alexandre l'attitude qu'il devrait avoir envers l'ensemble des sujets passés sous sa domination, qui ne doivent pas être traités en ennemis ;
- le second passage conseille à Alexandre de « déporter obligatoirement la population de la Perse de ses domiciles paternels » (*Ep.*, 9, 1), comme les Perses avaient eux-mêmes fait avec les Grecs et avec d'autres populations par le passé (*Ep.*, 9, 3 et 9, 6), car il protégera ainsi son État « contre l'agitation et la sédition » (*Ep.*, 9, 7) tout en permettant ainsi de « venger les Grecs » (*Ep.*, 9, 8)⁸⁸.

La confrontation de ces passages de la *Lettre* arabe avec les textes d'Ératosthène et de Plutarque du fragment 658 Rose souligne

⁸⁷ Bielawski & Plezia, *Lettre d'Aristote...*, p. 11-14 ; Sordi, « La lettera di Aristotele... », p. 3-12.

⁸⁸ Pour M. Sordi (« La lettera di Aristotele... », p. 3 et p. 8-10), l'objectif principal de la *Lettre* aurait été de persuader Alexandre de la nécessité de fonder de nouvelles cités, afin de consolider sa gloire, d'assurer le bien-être des cités et d'éviter les risques de séditions (στάσεις) au sein de son empire : elle voulait par conséquent l'identifier avec l'œuvre aristotéllicienne connue dans les catalogues antiques sous le titre *Alexandre ou sur les colons* (Ἀλέξανδρος ἢ ὑπὲρ ἀποικίων) (ap. Diog. L., V, 22) ; l'œuvre est aussi rapportée par une scholie de Cicéron (Aristot., fr. 648 Rose, ap. Pseudo-Ammonios, in *Catilinam* = ms. Ven. 1546, f. 9b) comme un conseil « sur la façon de créer des colonies » (ὅπως δὲ τὰς ἀποικίας ποιῆσθαι) ; elle remarquait que l'idée selon laquelle des fondations coloniales permettent d'éviter les *staseis* dans les cités est précisément développée par Aristote dans la *Politique* (II, 11, 1273b). Toutefois, les projets de fondations coloniales n'occupent qu'une partie très marginale des idées développées dans la *Lettre*, qui ne peut probablement pas se confondre avec le traité *Sur les colons* : L. Prandi, « La lettera di Aristotele... », p. 36 et n. 18.

d'incontestables ressemblances qui montrent que ces auteurs s'étaient non seulement appuyés sur le même texte, mais qu'ils avaient bel et bien connu le texte de la *Lettre* transmis par les manuscrits arabes. Certes, ils l'avaient résumé et interprété librement pour le critiquer, mais ce faisant, ils suivaient également fidèlement certaines citations : Plutarque semble par exemple avoir voulu polémiquer avec Aristote en remarquant qu'en ne suivant pas ses conseils sur les déportations et les exils (φυγαί), Alexandre aurait évité les séditions (στάσεις). De même, les deux auteurs ont attribué aux seuls Grecs l'attitude qu'Alexandre aurait dû avoir pour l'ensemble de « ses sujets », et ont généralisé hâtivement à l'ensemble des peuples « barbares » l'attitude qu'Aristote recommandait à l'égard des seuls Perses : d'après la *Lettre* arabe en effet, c'est eux finalement qu'Alexandre devait continuer à traiter « en ennemis » (ὡς πολεμίοις), « à la manière d'un despote » (δεσποτικῶς). Cette focalisation sur les Perses pourrait s'expliquer par la date à laquelle la *Lettre* d'Aristote aurait été rédigée, au lendemain des grandes victoires militaires contre l'empire perse (Issos, le Granique, Gaugamèles), lorsque celui-ci s'écroula pour tomber entre les mains du conquérant macédonien⁸⁹.

Il y aurait donc eu, pour Aristote, au moins deux catégories de Barbares : les Perses, ennemis héréditaires des Grecs, qui venaient d'être vaincus par Alexandre et dont il fallait s'assurer la soumission définitive pour éviter tout risque de revanche, et les autres populations non grecques, dont une partie était déjà soumise au souverain macédonien et pouvait être comptée parmi ses sujets (au même titre que les Grecs), mais dont le reste, habitant dans des territoires plus éloignés, était destiné tôt ou tard à passer également un jour sous sa domination. D'après Strabon, les *Mémoires* d'Ératosthène comptabilisaient les Romains, comme les Carthaginois, parmi les Barbares « fréquentables » à cause de la qualité exceptionnelle de leurs institutions politiques (Ῥωμαίους καὶ Καρχηδονίους οὕτω θαυμαστῶς πολιτευομένους). Aristote devait probablement partager ce sentiment à l'égard des Carthaginois, puisqu'il étudia et donna en exemple leur constitution dans la *Politique*, mais ne pensait probablement pas la même chose des Romains, puisque son traité ne dit pas un mot sur leurs institutions, alors qu'elles susciteront tant l'admiration de Polybe

⁸⁹ La *Lettre* d'Aristote aurait été rédigée après la bataille d'Arbèles (ou Gaugamèles), « la célèbre bataille de Babylone et sa victoire sur Darius » (*Ep.*, 1, 2) en 331, et après le congé donné aux contingents grecs au printemps 330 (cf. *Ep.*, 11, 4), mais avant qu'Aristote n'apprenne l'assassinat de Philotas et de Parménion la même année : Plezia, *Lettre d'Aristote...*, p. 79-80 et p. 136 ; Sordi, « La lettera di Aristotele... », p. 3.

un siècle et demi plus tard⁹⁰. À ses yeux, les Romains devaient faire partie de la catégorie des Barbares éloignés dont il fallait espérer qu'ils se soumettraient un jour aux règles de l'hellénisme, et donc à sa domination politique. Précisément, si l'on suit l'interprétation avancée par M. Sordi, un passage de la *Lettre* arabe fait peut-être allusion aux Romains dans ce sens (*ep.* 15, 3-4)⁹¹ :

« J'affirme qu'il n'est pas de grandeur d'esprit (de grand dessein) quand le roi n'est pas bienveillant pour les hommes ; et c'est la bienveillance et la clémence qui rendent le roi célèbre par la noblesse et font parvenir sa gloire au loin. Parmi les témoignages en faveur de ces arguments, il est une lettre qui t'est parvenue des Rudbar (ou Durdaman, ou Darwand) avec un groupe de délégués venus vers toi par mer pour te dire qu'ils se soumettent à toi, en considération de ce qui leur est parvenu sur ta clémence et ta bienveillance pour tous les hommes. »

Le texte de la *Lettre* évoque une lettre qui serait parvenue à Alexandre et qui lui aurait été portée par des ambassadeurs venus vers lui « par mer » depuis la population de Rudbar, de Durdaman ou de Darwand (selon les manuscrits), ce qui montrerait à quel point sa célébrité et sa gloire sont parvenues « au loin ». Malheureusement, le nom arabe de cette population lointaine n'est pas rapporté de manière claire et unanime par les différents manuscrits⁹². J. Bielawski proposa de changer la première lettre de la dernière leçon (*Darwand*) pour lire *Karwand*, ce « qui est assez proche du grec Κυρηναίων (gén. pl.) » : « la population de Cyrène ». M. Sordi releva cette absurdité, autant pour des raisons philologiques qu'historiques : Alexandre rencontra en effet les ambassadeurs de Cyrène, accompagnés de trois cents cavaliers, sur la route côtière à mi-chemin du Caire et de Cyrène⁹³, si bien que ceux-ci n'avaient donc pas eu à traverser les mers pour venir le rencontrer ; de plus, cette ambassade ne s'est distinguée par rien de particulièrement extraordinaire. M. Sordi proposa par contre de reconnaître *Roma* derrière Rudbar, et les Dardaniens derrière les mots Durdaman ou Darwand, ce qui ferait allusion à l'origine dardanienne et donc troyenne des Romains⁹⁴.

⁹⁰ Aristot., *Pol.*, II, 11 (1272b-1273b).

⁹¹ Sordi, « La lettera di Aristotele... », p. 10-12.

⁹² Rudbar dans les mss. Aya Sofya 2890 (ff. 118^v-136^v) et Aya Sofya 2884 (ff. 82^v-94^v) ; Durdaman dans le ms. Köprülü 1608 (ff. 127^v-136^v) ; Darwand dans les mss. Aya Sofya 4260 (ff. 81^v-93^v) et Fatih 5323 (ff. 70^v-81^v).

⁹³ Diod., XVII, 49, 2-3 ; Curt., IV, 7, 9.

⁹⁴ De même, l'*Alexandra* de Lycophron (v. 1257) évoque « le pays des Dardaniens » dont serait issue la truie noire ramenée en Italie par Énée (1255-1258) : ἐξαριθμήσας γονὰς / σὺδὸς κελαινῆς, ἣν ἀπ' Ἰδαίων λόφων / καὶ Δαρδανείων ἐκ τόπων ναυσθλώσεται, / ἰσηρίθμων

Étant donné la date à laquelle la *Lettre* d'Aristote est censée avoir été composée (en 330), l'ambassade romaine à laquelle il serait fait allusion ici ne peut être que celle qui est mentionnée par Memnon d'Héraclée et qui serait parvenue à Alexandre au moment où celui-ci passa en Asie, donc en 334 (en chronologie grecque)⁹⁵. D'après Memnon, au moment où Alexandre est passé en Asie, il aurait écrit aux Romains en leur demandant « ou bien d'être les maîtres, s'ils étaient de taille à commander, ou bien de se soumettre à plus fort qu'eux », à la suite de quoi « les Romains lui envoyèrent une couronne d'or d'un poids appréciable », faisant ainsi acte d'allégeance⁹⁶. Ce témoignage trouve une exacte correspondance dans la *Lettre* d'Aristote, d'après laquelle ces ambassadeurs sont « venus vers toi par mer pour te dire qu'ils se soumettent à toi, en considération de ce qui leur est parvenu sur ta clémence et ta bienveillance pour tous les hommes ». Pour M. Sordi, il s'agirait ainsi du plus ancien témoignage littéraire (datant de 330) sur l'ambassade envoyée par les Romains à Alexandre en 334. Les récits de cette ambassade doivent être rapprochés de celui qui est rapporté par Strabon à propos des plaintes successives d'Alexandre et de Démétrios Poliorcète aux Romains, au

θρέπτειραν ἐν τόκοις κάπρων (« après qu'il aura compté les rejetons de la truie noire qu'il a transportée sur son bateau depuis les pentes de l'Ida et le pays des Dardaniens, et qui après avoir mis bas deviendra la nourrice d'autant de porcelets »).

⁹⁵ Memn., *FGrHist*, 434 F 18 (ap. Phot., *Bibl.*, cod. 224, p. 229 a Bekker) : « Ὅπως τε ἐπὶ τὴν Ἀσίαν Ἀλεξάνδρῳ διαβαίνοντι, καὶ γράψαντι ἢ κρατεῖν, ἐὰν ἄρχειν δύνανται, ἢ τοῖς κρείττοσιν ὑπέκειν, στέφανον χρυσοῦν ἀπὸ ἱκανῶν ταλάντων Ῥωμαῖοι ἐξέπεμψαν. (« Il [sc. Memnon] raconte comment, Alexandre étant passé en Asie et leur ayant écrit [sc. aux Romains] ou bien d'être les maîtres, s'ils étaient de taille à commander, ou bien de se soumettre à plus fort qu'eux, les Romains lui envoyèrent une couronne d'or d'un poids appréciable. », trad. d'après R. Henry, dans Photius, *Bibliothèque* (« codices » 223-229), t. IV, CUF, Paris 1965, p. 68). Voir Humm, « Rome face à la menace... » dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), p. 178-180.

⁹⁶ L'envoi d'une couronne d'or faisait partie des pratiques diplomatiques du monde grec depuis le V^e siècle, et signifiait que l'on reconnaissait les qualités exceptionnelles d'une cité ou d'un personnage et qu'on lui exprimait ainsi une forme de reconnaissance ; à partir de l'époque d'Alexandre, « la disproportion des forces entre souverains et cités va entraîner une généralisation de l'usage des couronnes d'or », par lequel les cités exprimaient « leur ralliement, qui ressemble fort à une soumission » : M. Coudry, « Les origines républicaines de l'or coronaire », dans M. Coudry & M. Humm (éd.), *Praeda. Butin de guerre et société dans la Rome républicaine/Kriegsbeute und Gesellschaft im republikanischen Rom* (« Collegium Beatus Rhenanus » I), Stuttgart 2009, p. 153-185 (en part. p. 154-157). À Rome, cet usage est attesté à partir du IV^e siècle, lorsqu'en 343 varr. (= 339 gr.) les Carthaginois envoyèrent une ambassade pour féliciter les Romains de leur victoire contre les Samnites et leur offrirent une couronne d'or qui devait être déposée au Capitole, dans le sanctuaire de Jupiter (Liv., VII, 38, 2).

sujet des activités de piraterie des marins d'Antium⁹⁷ : c'est peut-être à la suite de cette première plainte d'Alexandre, et comme gage de leur soumission au roi, que les Romains détruisirent la flotte d'Antium et qu'ils exposèrent les rostres de ses navires au Comitium, sur la tribune aux harangues (en 338, année varonienne, soit 334 en chronologie grecque)⁹⁸. Il est même possible que ce soient les Romains eux-mêmes qui se soient présentés à Alexandre comme des Dardaniens, à une époque où le mythe troyen commença à être utilisé par eux comme mythe national et comme instrument de propagande, après leur victoire sur la ligue latine et la transformation du sanctuaire latin de Lavinium en sanctuaire troyen de la nouvelle communauté romano-latine⁹⁹ : leurs ambassadeurs auraient alors délibérément utilisé

⁹⁷ Strab., V, 3, 5 (C 232) : Καὶ πρότερον δὲ ναῦς ἐκέκτηντο καὶ ἐκοινώνουν τῶν λησστηρίων τοῖς Τυρρηνοῖς, καίπερ ἤδη Ῥωμαῖοις ὑπακούοντες. διόπερ καὶ Ἀλέξανδρος πρότερον ἐγκαλῶν ἐπέστειλε, καὶ Δημήτριος ὕστερον, τοὺς ἀλόντας τῶν ληστῶν ἀναπέμψαν τοῖς Ῥωμαῖοις, χαρίζεσθαι μὲν αὐτοῖς ἔφη τὰ σώματα διὰ τὴν πρὸς τοὺς Ἕλληνας συγγένειαν, οὐκ ἀξιούν δὲ τοὺς αὐτοὺς ἄνδρας στρατηγεῖν τε ἅμα τῆς Ἰταλίας καὶ ληστήρια ἐκπέμψιν, καὶ ἐν μὲν τῇ ἀγορᾷ Διοσκουράων ἱερὸν ἰδρυσαμένους τιμᾶν οὓς πάντες σωτήρας ὀνομάζουσιν, εἰς δὲ τὴν Ἑλλάδα πέμπειν τὴν ἐκείνων πατρίδα τοὺς λεηλατήσοντας. ἔπαυσαν δ' αὐτοὺς Ῥωμαῖοι τῆς τοιαύτης ἐπιτηδεύσεως. (« Mais autrefois, les habitants d'Antium possédaient des navires et pratiquaient la piraterie aux côtés des Tyrrhéniens, alors même qu'ils étaient déjà les sujets des Romains. Cette situation amena d'abord Alexandre à déléguer une ambassade à Rome pour s'en plaindre, puis plus tard Démétrios à renvoyer aux Romains des pirates qui s'étaient laissé capturer et à leur dire que s'il leur faisait la faveur de les leur restituer au nom de la parenté unissant les Romains aux Grecs, il ne jugeait pas moins inadmissible que les mêmes hommes fussent à la fois les conducteurs de l'Italie et les pourvoyeurs des expéditions de pirates, ou qu'ils adorassent les Dioscures et leur aient élevé un temple sur le Forum en même temps qu'ils envoyaient des pillards désoler les rivages de la Grèce, patrie des ces dieux universellement connus sous le nom de Sauveurs (σωτήρας). Aussi les Romains mirent-ils fin à cette activité. », trad. F. Lasserre, CUF, Paris 1967, p. 83-84). Cf. G. Urso, « Roma 'Città greca' : nota a Strabone V, 3, 5, 232 », *Aevum*, 75, 2001, p. 25-35, qui a déjà rapproché le texte de Strabon avec celui de la *Lettre* d'Aristote transmis par les manuscrits arabes : il estime que le récit de Strabon sur l'ambassade d'Alexandre aux Romains s'appuie sur une source ancienne et authentique qu'il identifie avec Clitarque (que Strabon aurait connue par le biais de Posidonius).

⁹⁸ Liv., VIII, 14, 12 ; Plin., NH, XXXIV, 20 ; Flor., I, 11, 10 ; cf. Humm, « Rome face à la menace... » dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. n. 3), p. 180-181 ; *Id.*, « Exhibition et 'monumentalisation' du butin dans la Rome médio-républicaine », dans Coudry & Humm (éd.), *Praeda...* (op. cit. n. 96), p. 117-152 (en part. p. 120-124).

⁹⁹ Cf. P. Sommella, « Das Heroon des Aeneas und die Topographie des antiken Lavinium », *Gymnasium*, 81, 1974, p. 283-297 ; Humbert, *Municipium...* (op. cit. n. 4), p. 183-184 ; F. Zevi, « Il mito di Enea nella documentazione archeologica : nuove considerazioni », dans *L'epos greco in Occidente* (Atti del diciannovesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 7-12 ottobre 1979), Tarente 1980, p. 247-290 ; C.F. Giuliani, dans *Enea nel Lazio : archeologia e mito. Bimillenario Virgiliano* (Roma, 22 settembre-31 dicembre 1981. Campidoglio-Palazzo dei Conservatori) [catalogue de l'exposition], Rome 1981, p. 162-166 ; p. 169-177 ; Dury-Moyaers, *Enée et Lavinium...* (op. cit. n. 44), p. 129-143 ; p. 232-234 ; Momigliano, « How to reconcile... » (op. cit. n. 55), p. 442-448 ; F. Castagnoli, « La

le mythe de leurs origines troyennes¹⁰⁰, selon une technique propre à la diplomatie grecque¹⁰¹, pour rappeler au roi la parenté qui les unirait à lui, puisqu'il était censé être à la fois « un descendant d'Éaque et de Dardanos »¹⁰². Leurs communes origines troyennes auraient d'ailleurs constitué le fondement idéologique de l'entente entre les Romains et Alexandre le Molosse en 332¹⁰³. C'est précisément à ce mythe que devait faire allusion Démétrios Poliorcète, lorsqu'il évoqua « la parenté (συγγένεια) unissant les Romains aux Grecs », en reprenant par là la formule qui avait dû être utilisée précédemment par l'ambassade d'Alexandre. De fait, le mythe de leurs origines troyennes a permis aux Romains non seulement de se rattacher éventuellement à la généalogie mythique d'Alexandre le Grand, mais

leggenda di Enea nel Lazio », *StRom*, 30, 1982, p. 1-15 (= *Id.*, *Topografia antica. Un metodo di studio, II, Italia*, Rome 1993, p. 903-915) ; M. Sordi, « Lavinio, Roma e il Palladio », dans M. Sordi (éd.), *Politica e religione nel primo scontro tra Roma e l'Oriente (CISA, 8)*, Milan 1982, p. 65-78 ; Dubourdieu, *Les origines...* (op. cit. n. 21), p. 332-336 ; Mavrogiannis, *Aeneas und Evander...* (op. cit. n. 48), p. 64-69.

¹⁰⁰ Cf. E. Manni, « Sulle più antiche relazioni fra Roma e il mondo ellenistico », *PP*, 46, 1956, p. 179-190 ; Sordi, « Alessandro... » (op. cit. n. 3), p. 435-452 ; *Ead.*, *Il mito troiano...* (op. cit. n. 48), p. 25-26 ; Galinsky, *Aeneas...* (op. cit. n. 44), p. 156-162 ; Gabba, « Sulla valorizzazione... » (op. cit. n. 36), p. 95.

¹⁰¹ Cf. Bickerman, « Origines... » (op. cit. n. 52), p. 65-81 ; D. Musti, « Sull'idea di συγγένεια in iscrizioni greche », *ASNP*, 32, 1963, p. 225-239 ; O. Curty, *Les parentés légendaires entre cités grecques*, Genève 1995 ; C.P. Jones, *Kinship Diplomacy in the Ancient World*, Cambridge (Mass.) 1999 ; S. Lücke, *Syngeneia. Epigraphisch-historische Studien zu einem Phänomen der antiker griechischen Diplomatie*, Frankfurt/Main 2000 ; A. Erskine, *Troy between Greece and Rome*, Oxford 2003, p. 165-197.

¹⁰² Lycophr., *Alex.*, 1439-1445 : ἕως ἂν αἴθων εὐνάσῃ βαρὺν κλόνον/ἄπ' Αἰακοῦ τε καὶ Δαρδάνου γεγῶς / Θεσπρωτὸς ἄμφω καὶ Χαλαστραῖος λέων / πρηνὴ θ' ὁμαίμων πάντα κυπῶσας δόμον / ἀναγκάσῃ πτήξαντας Ἀργείων πρόμους / σᾶναι Γαλάδρας τὸν στρατηλάτην λύκον / καὶ σκῆπτρ' ὀρέξαι τῆς πάλαι μοναρχίας. (« jusqu'au jour où, rougeoyant, un lion apaisera la rude mêlée, un descendant d'Éaque et de Dardanos, lion tout à la fois thesprote et chalastréen. Il renversera face contre terre la maison de son sang et contraindra les princes argiens, tout tremblants, à flatter le chef de guerre, le loup de Galadra, et à lui tendre le sceptre de son antique pouvoir. », trad. A. Hurst, A. Kolde, CUF, Paris 2008, p. 82-83) ; le « lion rougeoyant », « descendant d'Éaque et de Dardanos », ne peut être qu'Alexandre le Grand (et non Pyrrhos, comme cela a parfois été avancé), dont la mère Olympias descendait à la fois de Néoptolème, fils d'Achille et petit-fils d'Éaque, et d'Hélénos, fils de Priam et descendant de Dardanos (cf. Théopompe, *FGrHist*, 115 F 355, et Pyrandros, *FGrHist*, 776 F 2 ; voir aussi n. 43) ; les « princes argiens » sont les Perses, descendants mythiques de l'Argien Persée (cf. Hérodote, VII, 61, 3 ; 150, 2) ; cf. G. Amiotti, « Lico di Reggio e l'Alessandra di Licofrone », *Athenaeum*, 60, 1982, p. 452-460 ; *Ead.*, « Alessandro Magno e il mito troiano in Licofrone e nella tradizione occidentale », dans Sordi (éd.), *Alessandro Magno...* (op. cit. n. 83), p. 113-121.

¹⁰³ G. Amiotti, « Alessandro Magno... », p. 115-117 ; Zevi, « Alessandro il Molosso... » (op. cit. n. 5), p. 830-832 ; cf. Liv., VIII, 17, 10 ; Justin (abrégiateur de Trogue-Pompée), *Histoires philippiques*, XII, 2 ; Mahé-Simon, « Alexandre le Molosse... » (op. cit. n. 61), *passim*.

surtout de montrer leur appartenance légitime au monde politique grec et à l'hellénisme¹⁰⁴.

Aristote ne semble pas avoir partagé une interprétation aussi bienveillante du mythe des origines troyennes des Romains, sinon on ne comprendrait pas son silence sur le personnage d'Énée et son insistance à faire des Romains des descendants de prisonniers de guerre des Achéens. Il pourrait même avoir identifié les Troyens, comme l'avaient fait Hérodote et Isocrate avant lui, aux Barbares d'Asie, en en faisant le symbole (ou le substitut mythographique) de la puissance ennemie perse¹⁰⁵. En tout cas, la « troyannité » des Romains ne devait pas suffire, à ses yeux, pour les rattacher au monde hellénique. L'attitude globalement hostile d'Aristote à l'égard des Romains (des descendants de prisonniers troyens dont les us et coutumes étrangères à l'hellénisme figurent dans les *Nomima barbarica*) s'explique probablement par la crainte que le philosophe devait éprouver devant la menace que, à ses yeux, la puissance romaine représentait pour les intérêts de l'hellénisme en Italie du Sud, et particulièrement pour les intérêts de la grande cité grecque de Tarente : en effet, les sources utilisées pour son récit de la prise de Rome par les Gaulois ou sa vision des origines troyennes de Rome suggèrent que son hostilité à l'égard des Romains s'était nourrie de schémas de pensée d'origine magno-grecque, voire tarentine. En 326 (année varronienne), les Romains ont conclu un traité avec Naples tout en déployant leur stratégie militaire en direction de la Lucanie et de l'Apulie, deux régions qui appartenaient à la zone d'influence directe de Tarente ; au même moment (en 323, suivant la chronologie grecque), Alexandre, qui était revenu d'Inde et venait de vaincre tous les ennemis de l'hellénisme en Orient, commençait à préparer une grande offensive militaire en direction de Carthage, et probablement aussi de l'Italie, pour soumettre à leur tour les ennemis de l'hellénisme en Occident (en adoptant d'ailleurs le discours idéologique de Syracuse pour la défense de l'hellénisme en Occident)¹⁰⁶.

¹⁰⁴ Gabba, « Sulla valorizzazione... » (op. cit. n. 36), *passim* ; Momigliano, « How to reconcile... » (op. cit. n. 55), p. 452-459 ; Mavrogiannis, *Aeneas und Evander...* (op. cit. n. 48), p. 69-83.

¹⁰⁵ Hérodote, *L'enquête*, I, 1-5 ; VII, 43 ; Isocrate, *Panégryrique*, 158-160 ; cf. D. Lenfant, « L'amalgame entre les Perses et les Troyens chez les Grecs de l'époque classique : usages politiques et discours historiques » dans J.M. Candau Moron, F.J. Gonzalez Ponce & G. Cruz Andreotti (éd.), *Historia y mito. El pasado legendario como fuente de autoridad*, Málaga 2004, p. 77-96.

¹⁰⁶ Humm, « Rome face à la menace... » dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie...* (op. cit. *supra* n. 3), p. 184-188 ; cf. M. Sordi, « Alessandro Magno e l'eredità di Siracusa », *Aevum*, 57, 1983, p. 14-23.

Dans cette perspective, la classification d'une population non-hellène au sein de l'hellénisme ou de la barbarie ne dépendait pas tant de facteurs culturels objectifs (comme la langue, les coutumes et les autres pratiques sociales) que de facteurs politiques et idéologiques liés au contexte diplomatique et militaire du moment. Or pour Aristote, les nouveaux Barbares n'étaient plus les Perses, désormais vaincus et soumis, mais les Romains, et accessoirement peut-être leurs alliés puniques : la « généralisation hâtive » effectuée par Ératosthène et par Plutarque correspondrait finalement au dernier état de la pensée d'Aristote, en étendant à tous les Barbares encore insoumis, parmi lesquels se trouvaient les Romains, ce que le philosophe avait initialement pensé des seuls Perses. Une telle « généralisation » ne pourrait se situer qu'au moment où Alexandre, arrivé à Babylone, reçut en *cosmocrator* les ambassades venues du monde entier pour lui faire acte d'obéissance ou d'allégeance¹⁰⁷. C'est donc dans le contexte des fameuses ambassades « occidentales » auprès d'Alexandre à Babylone en 323, auxquelles Clitarque, Aristos de Salamine et Asclépiade associent également des envoyés romains, qu'il faudrait comprendre l'attitude d'Aristote à l'égard des Romains, peut-être en une sorte d'ultime recommandation à son royal disciple.

¹⁰⁷ Clitarque, *FGrHist*, 137 F 31 (ap. Plin., *NH*, III, 57) ; Aristos de Salamine, *FGrHist*, 143 F2=Asclépiade, *FGrHist*, 144 F 1 (ap. Arr., *Anab.*, VII, 15, 5-6) ; Arrien, *Anabase*, VII, 15, 4-5 ; Diod., XVII, 113, 1-2 ; Justin. (Trog. Pomp.), XII, 13, 1 ; Orose, *Histoires (contre les Païens)*, III, 20 ; cf. Sordi, « Alessandro... » (*op. cit.* n. 3), p. 447-449 ; F. Schachermeyr, *Alexander in Babylon und die Reichsordnung nach seinem Tode*, Vienne 1970, p. 211-224 ; A.B. Bosworth, *From Arrian to Alexander. Studies in Historical Interpretation*, Oxford 1988, p. 84-91 ; S. Alessandri, « Le ambascerie ad Alessandro del 323 a.C. : il problema storiografico », dans S. Alessandri (éd.), *Ἱστορίη. Studi offerti dagli allievi a G. Nenci in onore del suo 70° compleanno*, Lecce 1994, p. 21-36 ; Humm, « Rome face à la menace... » dans Caire & Pittia (éd.), *Guerre et diplomatie... (op. cit. supra n. 3)*, *passim*.